4e Année N° 131 Le N° 0$40 Jeudi 4 Mars 1943

INDOCHINE

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ



L'Annamite devant la mer.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LOTERIE INDOCHINOISE



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Indochine

4e Année - N° 131 — HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ — 4 mars 1943

Direction : ASSOCIATION ALEXANDRE DE RHODES
DIRECTION-ADMINISTRATION : 6, boulevard Pierre-Pasquier — Hanoi — Téléphone 628
Toute la correspondance, les mandats doivent être adressés à la Revue *Indochine*, 6, avenue P.-Pasquier, Hanoi

ABONNEMENTS { INDOCHINE et FRANCE. Un an 18 $ 00 — Six mois 10 $ 00 — Le numéro 0 $ 40
ETRANGER ..... Un an 27 $ 00 — Six mois 15 $ 00 — Le numéro 0 $ 60

SOMMAIRE

	Pages
La Révolution Nationale tend à créer une société pour l'homme	1
Souvenirs d'un vieil annamitisant (suite), par L. CADIÈRE	3
La Route Coloniale n° 23 : état d'avancement des travaux, par J. H.	6
Le problème des monnaies divisionnaires en Indochine, par X.	7
L'Annamite devant la mer	I à IX
Aménagement du quartier du Gouvernement général à Hanoi	X et XI
Les Moïs de la région de Djiring	XII
Les Moïs de la Région de Djiring, par Mgr CASSAIGNE, *vicaire apostolique de Saigon*	11
Madame Perriand nous parle du Japon	14
La Semaine dans le Monde	16
Revue de la Presse Indochinoise	17
La Vie Indochinoise	18
Courrier de nos lecteurs	19
Mots croisés n° 101	20
Solution des mots croisés n° 100	20

POUR MIEUX COMPRENDRE LA RÉVOLUTION NATIONALE

LA RÉVOLUTION NATIONALE TEND A CRÉER UNE SOCIÉTÉ POUR L'HOMME

A plusieurs reprises, le Maréchal Pétain a déclaré qu'il ne voulait pour notre pays ni capitalisme libéral ni marxisme et qu'on ne pouvait plus tolérer « leur ténébreuse alliance », car celle-ci n'a d'autre fin que de créer une société contre l'homme, contre la liberté de la personne humaine.

Thierry Maulnier a mieux éclairé que quiconque cette ténébreuse alliance.

« Si le **capitalisme libéral** travaille contre l'homme, contre la liberté économique et la liberté sociale réelles des personnes et des familles, écrivait-il en 1934, ce n'est pas seulement dans l'immédiat et dans le présent ; c'est aussi, et surtout peut-être, dans l'avenir.

Cette société **anarchique,** parce que sans ordre cohérent, profond, sans référence à des valeurs supérieures à elle-même ;

Cette société **tyrannique,** parce qu'elle fait d'un argent abstrait la règle de tout pouvoir et la condition de toute propriété ;

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Cette société **diviseuse** parce qu'elle jette les uns contre les autres les hommes de chair et de sang qu'elle livre à l'arbitraire des conjectures économiques ;

Cette société **serve** enfin, serve de l'Etat, des partis et des révoltes qu'elle suscite,

mène à un esclavage général de l'homme ; ses faiblesses comme ses forces contribuent à abaisser le libre pouvoir de l'être humain, l'efficacité de la personne. Tout le capitalisme travaille à l'oppression étatiste. Il n'est lui-même qu'une sorte de préparation. La crise du libéralisme est une crise du capitalisme en ce qu'il est une préparation au marxisme.

Préparation spirituelle d'abord. En régime capitaliste comme en régime communiste totalitaire l'essentiel apparaît être la productivité, le rendement. L'homme n'est pas considéré en lui-même comme une valeur propre, concrète, autonome, mais comme un élément du « fait social », comme une cellule subordonnée au rendement de l'ensemble. Comme en régime communiste, en régime capitaliste l'homme est fait pour la société et non la société pour l'homme. L'activité physique elle-même est soumise au mécanisme de la production. Quant à l'activité spirituelle, à l'âme, elle est ici méconnue, là niée. Si le communisme tient l'art et la pensée pour des serviteurs du parti, de la doctrine, de la classe qui possèdent la dictature, le capitalisme les avait déjà préparés à cette servitude en leur imposant de n'être que des manifestations individuelles, coupées, séparées des événements et des peuples.

Mais ce glissement du libéralisme au marxisme n'est pas seulement une réalité spirituelle. Il est un fait. Il est une préparation effective.

En faisant — par le caractère même de sa constitution organique — prédominer le profit sur le travail et même sur la propriété concrète, la société capitaliste a préparé le marxisme. Risque et propriété, en effet, sont devenus de plus en plus arbitraires, abstraits. Leur seul facteur visible qui ait ouvertement subsisté a été la productivité, le rendement. Or le rendement est le fondement même de l'économie communiste.

La « concentration capitaliste » enfin, en groupant les pouvoirs d'argent en peu de mains et en des mains anonymes a préparé la domination d'un Etat, qui sait « trouver l'argent là où il est », sur toutes les libertés économiques. La même « concentration capitaliste » d'autre part, en contraignant des organismes chaque jour plus puissants à recourir à l'Etat a livré l'économie à ce « monstre froid ».

Identique dans son principe au communisme, le capitalisme libéral cède progressivement le terrain au capitalisme d'Etat.

Préparation au marxisme, le libéralisme économique s'apprête aujourd'hui à laisser le pas à son héritier, l'étatisme.

Ce qu'il y a de tragique, d'exceptionnel dans la crise présente, c'est que la société se trouve au seuil de la dernière étape vers la tyrannie absolue. **L'opération se joue contre l'homme, contre sa famille, ses libertés.** »

Il ne reste plus après l'oppression capitaliste, au bord de l'oppression marxiste, qu'un choix simple à l'homme : se soumettre ou trouver autre chose.

Cet « autre chose », la Révolution Nationale en propose la formule, non seulement à la France, mais à l'univers entier.

Dans un monde en bouleversement, le Maréchal et toute la France derrière lui s'acharnent à maintenir les vraies valeurs, les valeurs éternelles sur lesquelles on doit bâtir la cité de l'homme.

Nous renions le libéralisme capitaliste et l'étatisme marxiste parce qu'ils oppriment l'homme et que « l'homme doit être la mesure de tout ».

Nous proposons une société corporative organisée pour les libertés, reposant en définitive sur le respect de la personne humaine.

Quoi qu'il arrive, la France en conservera l'honneur.

Puisse-t-elle en recueillir le profit.

INDOCHINE.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Souvenirs d'un vieil annamitisant[1]

(Suite)

par L. CADIÈRE
des Missions Étrangères de Paris

APRES avoir enseigné trois ans dans les maisons d'éducation, d'abord au Petit Séminaire, puis au Grand Séminaire, je fus envoyé en paroisse, et j'allai à Đồng-Hới comme curé intérimaire, dans ce lieu plein de sable qui m'avait tant déplu la première fois que j'étais allé.

Là, j'eus une très grosse déception. Non pas à cause du lieu, mais parce que je m'aperçus que je ne parlais pas la même langue que les gens qui m'entouraient. Je les comprenais, certes, et ils me comprenaient, mais il y avait des termes, des expressions, des tournures que j'employais, et qui ne venaient jamais dans leur bouche, si ce n'est quand ils récitaient par cœur leurs prières. De leur côté, ils répétaient sans cesse des mots que je n'employais jamais. C'est un peu comme si, un beau jour, un prédicateur montait dans une chaire de Hué, de Saigon ou de Hanoi, et se mettait à débiter les périodes oratoires, le style pompeux de Bossuet. Il se croirait ridicule, je pense, et ses auditeurs penseraient comme lui. C'était un peu mon cas. Je parlais comme dans les livres, mais non pas comme les gens.

C'est que j'étais tombé dans une région où le dialecte du Haut-Annam, à caractère si profondément archaïque, a conservé et dans le plus grand nombre, ses traits les plus distinctifs. On ne dit pas là : *trên trời*, « là-haut, au Ciel », mais *tlên tlời* ou mieux *còi tlời*. On ne dit pas : *nước lụt đầu gối*, « l'eau monte jusqu'aux genoux », mais *nác lút tlốc cùi*. Et ainsi de suite. Je me mis donc à découvrir toutes ces formes particulières, toutes ces correspondances de consonnes, de voyelles, d'accents, entre les autres dialectes, c'est-à-dire, plutôt, entre les livres, et le dialecte de mes gens. Je fis attention aux *ni*, *tê*, *chi* ; aux *mằn ri*, *mằn tê*, *mằn rứa* ; aux *mô*, aux *răng*, aux *chừ*, à toutes les particularités qui signalent les habitants de la région quand ils parlent.

Ainsi donc, j'avais étudié l'annamite pendant trois ans, et d'arrache-pied, et je m'étais tenu tout le temps, ou presque en dehors de la réalité. Je m'étais enfermé dans une tour d'ivoire. Non, on m'y avait enfermé, car si j'avais conduit mes études de cette façon, c'est que je suivais les instructions, les conseils qu'on m'avait donnés. C'est qu'on m'avait dit : « Voilà les livres qu'il faut étudier, voilà le bon annamite ».

Le bon annamite ! Oh ! la bonne blague ! Que de discussions ridicules j'ai entendues jadis sur cette question. « Le bon annamite, il est là ! — Non, il est chez nous ! — Ah pardon, les livres l'indiquent clairement ! — Mais voyez donc tel auteur ! » Et ça continuait, et ça recommençait. C'était fastidieux. Tout de même, cela prouvait que les missionnaires, surtout les jeunes, s'intéressaient, et beaucoup, à l'étude de la langue. Aujourd'hui ils ne discutent plus sur « le bon annamite ».



Le bon annamite, c'est celui que l'on parle dans la région où l'on est. Il est ridicule de prêcher avec le langage de Saigon ou de Hanoi quand on est dans les provinces du Nord-Annam.

Quel tapage, quand je me mis à soutenir cette théorie ! On en vint même à me dire que les locutions admiratives : *là dường nào*, *là thể nào*, *là dường ấy*, *là thể ấy*, font mieux, sont plus solennelles, à la fin des phrases, et remplissent mieux la bouche que *từng mô*, *từng nớ*, du dialecte du Haut-Annam. C'est possible.

---

(1) Voir nos numéros 120, 122, 126 et 129.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Mais c'est aussi bien pompier. Et je me mis à prêcher comme mes gens parlaient. Aujourd'hui presque tout le monde fait comme moi.

D'abord, on y gagne en clarté.

Quand je fais le catéchisme aux enfants, je m'applique à demander à mes petits auditeurs ce que signifient telles ou telles tournures, employées dans leurs manuels, qui sont rédigés d'après le dialecte du Sud, mais inusitées dans le langage courant. La plupart ne comprennent pas, et me font des réponses les plus extraordinaires. Bien plus, dans les premiers jours de mon arrivée à Hué, je demandai à un de mes confrères, qui cependant parlait très couramment l'annamite, de m'expliquer la locution interrogative *là làm sao*. Il fut tout surpris que je lui pose une pareille question, et il ne put me donner aucune explication. Pour lui, *là làm sao* était *là làm sao*, et signifiait soit « pourquoi » soit « comment ». Inutile d'aller plus loin. Moi, je voulais aller plus loin.

Donc, c'est à Đồng-Hới que je découvris le dialecte du Haut-Annam, et je me mis à réunir des documents pour ma Phonétique de ce dialecte. C'était une question toute nouvelle. Personne, jusque-là, n'avait remarqué, ne s'était même douté qu'il y avait des dialectes annamites. Plus tard j'allai étudier, dans le Bình-Định le dialecte du Sud. Il faut que je raconte ici une anecdote qui montre bien les idées fausses que l'on a sur cette question. Je remarquai là que dans les mots en *ươi*, ou en *ơi*, comme *mười*, *trời*, l'*i* final tombait. Je fis part de cette constatation à un de mes bons amis, le P. Maheu. Il connaissait bien la langue, théoriquement et pratiquement. Mais, dominé par la hantise de la langue écrite, il nia carrément, il nia éperdûment. J'avais beau lui dire : « Tenez, écoutez cet enfant, cette femme, comme elle prononce et tel mot. — Oh ! oui, mais c'est une mauvaise prononciation, l'*i* ne tombe pas. » J'étais désarmé par cette logique. Il accepta cependant l'arbitrage d'un confrère dont tout le monde reconnaissait la science et la bonne diction, le Père Paris. Il nous répondit : « Je crois bien que l'*i* final tombe. J'en fais même une question d'admission au Petit Séminaire : si les enfants que je prépare pour les études ecclésiastiques n'arrivent pas à se débarrasser de cette prononciation, je ne les envoie pas au Séminaire ». Le P. Maheu se soumit à ce verdict. Mais je crois bien qu'il ne fut pas convaincu. C'est l'exemple le plus fort que j'ai vu de l'influence de la langue des livres sur le jugement d'hommes par ailleurs très intelligents.

Evidemment, il y a une mesure dans l'emploi de formes dialectales. Si dans un dialecte, on emploie la forme commune et la forme dialectale, par exemple : *nước* et *nác*, « eau », il conviendra d'employer de préférence la forme commune, quitte à employer la forme *nác* de temps en temps. Si une forme est strictement localisée à un village, à une région peu étendue, si elle passe pour patoise, corrompue, si elle fait rire, il conviendra de la laisser de côté, ou de ne l'employer que dans le lieu même où elle est usitée, ou pour plaisanter. Mais une forme employée couramment par tous et partout, il est inadmissible qu'on ne s'en serve pas soi-même, sous le vain prétexte que cette forme, cette expression n'appartiennent pas au dialecte du Sud ou à celui du Nord, qu'elles « ne sont pas dans les livres ».

A Đồng-Hới, ou plutôt à Tam-Tòa, car c'est le nom de la chrétienté de Đồng-Hới, mes meilleurs professeurs furent mes chrétiens. Le soir, avant la prière commune, ils venaient chez moi, et nous causions, de mille et mille choses. Le dimanche, après la messe, ceux des chrétientés voisines venaient me saluer. Ils m'apportaient leurs petites histoires. Il y en avait même de grandes. La réfection de la toiture de mon église me donna de fréquentes occasions de longs palabres. Un gros procès entre une de mes chrétientés et le village, soutenu par le fameux Hoàng-Kế-Viêm, fut plus instructif encore pour moi.

Le chef de la chrétienté était bien brave homme, mais coriace, interminable, diffus. Nous l'avions surnommé M. Bởi Vì, parce qu'il commençait la plupart de ces phrases par cette locution « parce que », on ne savait jamais pourquoi, car cette conjonction n'était amenée par rien. Au début de ses longs discours, il disait invariablement : *Thưa cha cho rõ* « Je m'adresse à vous, Père, de façon claire ». Et ce n'était pas clair du tout, c'était une véritable eau de boudin, épaisse et visqueuse. *Thưa cha cho rõ*, je l'entends encore ! Je lui disais, quand je le voyais venir : *Xin ông nói cho mau, cho to, cho rõ*, « Je vous en prie, ne soyez pas long, parlez à voix haute, et surtout soyez clair ». Rien n'y faisait. Pauvre « Monsieur Parce que », il fut, lui aussi, l'un de mes meilleurs professeurs.

Je dois citer ici un de mes confrères, le P. Lavabre, dont j'aurai l'occasion de reparler plus loin. Il s'était fait une spécialité d'employer dans sa conversation les formes patoises, même les formes triviales. Son discours, et il ne cessait pas de parler, en était farci, à la grande joie de ses auditeurs annamites. Comme, par ailleurs, il était passablement original dans toute son allure, cela s'harmonisait bien.

Un autre de mes confrères, précisément arrivé en Mission la même année que le P. Lava-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

bre, le P. Martaquar, collectionnait les expressions pittoresques, les mots savoureux, qui abondent dans le langage du peuple, et il était très goûté des gens. Nous sommes loin du « bon annamite », du langage des livres.

Il y avait alors à Đồng-Hới, comme Résident, un de ces fonctionnaires venus de tous les points de l'horizon, mais qui s'intéressait au pays. Il est l'auteur d'une description de la province du Quảng-Bình qui est une merveille de précision, et d'une étude sur la Commune annamite, qui n'a jamais été surpassée. Le P. Bonin avait beaucoup collaboré à l'un et à l'autre de ces ouvrages. J'entretins avec M. Paul Ory les relations les plus cordiales. Il ne savait pas l'annamite. Un jour, j'arrivai chez lui. Il était en train de faire construire un appartement devant la Résidence, une simple paillote, située sur le bord même du fleuve. Il était rouge de colère. Les ouvriers ne comprenaient rien des explications qu'il leur donnait en français, et l'interprète — à cette époque ils n'étaient pas bien forts — était noyé dans les termes techniques amenés par la nature du travail. Je rétablis promptement la situation. Evidemment, aujourd'hui, même les ouvriers comprennent plus ou moins le français, et ce ne sont plus les administrateurs qui font les appontements. Mais l'exemple prouve tout de même que la connaissance de l'annamite est utile à ces derniers.

Il y avait un autre annamitisant, un garde principal de la Garde Indigène, M. Renard. Il parlait très couramment l'annamite, mais était absolument incapable d'écrire un seul mot en cette langue, et même de lire les livres en quốc-ngữ. J'ai connu, jadis, plusieurs fonctionnaires dans ce cas. C'est à eux, c'est aux Annamites naturalisés français mais sans aucune culture, que l'on a pensé quand on a créé l'examen dit « de connaissance pratique ». Aujourd'hui, cet examen a changé totalement de nature et ne répond plus à grand-chose, tel qu'il est ordonné. Du moins, le titre ne correspond plus à la réalité.

(A suivre)

Sont parus aux

ÉDITIONS ALEXANDRE DE RHODES

6, Boulevard Pierre-Pasquier — HANOI

I — **TRADUCTION DU KIM-VÂN-KIỀU** par NGUYỄN-VĂN-VĨNH (Texte en quốc-ngữ, traduction juxtalinéaire, traduction en français courant, notes et commentaires), tome I. Un fort volume de 320 pages.

Édition ordinaire : **2 $ 00**
Édition de luxe : **7 $ 00**

II — **LƯỢC KHẢO VIỆT NGỮ** (Étude sur l'évolution de la langue annamite) par LÊ-VĂN-NỰU.

Préface de S. E. PHẠM-QUỲNH. Un volume de 100 pages : **0 $ 50**

Pour paraître prochainement

III — **LES FABLES DE LA FONTAINE,** texte français et traduction en quốc-ngữ par NGUYEN-VĂN-VĨNH. Illustrations de MẠNH-QUỲNH. Un volume de 160 pages.

Édition ordinaire : **1 $ 00**
Édition de luxe : **5 $ 00**

Dépositaire général : LIBRAIRIE MAI-LINH, 21, Rue des Pipes — HANOI

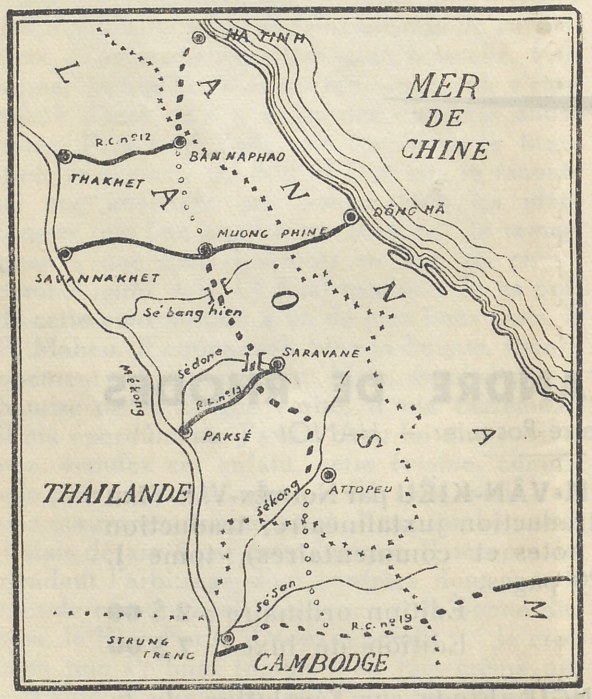
Université Côte d'Azur. Bibliothèques

La Route Coloniale n° 23: état d'avancement des travaux

par J. H.

LA Route Coloniale n° 23, qui constitue un tronçon du grand itinéraire dit « Route intérieure », doit joindre la Route Coloniale n° 19 et la Route Coloniale n° 12. Les travaux actuellement en cours d'exécution intéressent la section Muong-phine-Route locale n° 13, aboutissant en un point de cette route situé à 12 kilomètres à l'ouest de Saravane. La longueur de cette section atteint 118 kilomètres.

Au départ de Muongphine, la route, après 5 kilomètres de tracé en plaine, s'élève en pente raide et à flanc de montagne jusqu'à un plateau recouvert de forêt épaisse qu'elle traverse sur 15 kilomètres environ ; puis la route descend en pente douce vers la Sé Bang-Hieng (km. 35).



De la Sé Bang-Hieng au km. 58, le tracé reste facile, la route suivant d'abord une série de collines sur 17 kilomètres environ, puis elle longe une rivière jusqu'à son franchissement au km. 58.

De ce point à la Sédone (km. 108), puis jusqu'à son point d'aboutissement sur la Route locale n° 13 (km. 118), la route suit un tracé de plaine largement étudié.

La situation des travaux est la suivante :

Un chemin de service établi le long du tracé définitif pour la desserte des chantiers, permet la circulation de bout en bout en saison sèche ; pendant la saison des pluies, ce chemin reste praticable aux voitures sur 35 kilomètres au départ de Muongphine, et sur 26 kilomètres au départ de la Route locale n° 13.

Les déboisements sont entièrement terminés sur toute la longueur du tracé.

Les terrassements sont terminés sauf sur quelques sections où ils sont en cours.

Les ouvrages d'art comprennent :

1° Deux grands ponts en béton armé sur la Sé Bang-Hieng (280 mètres) et sur la Sédone (158 mètres), qui ont été terminés en juin 1942 (voir nos numéros 98, du 16 juillet, et 111, du 15 octobre). Le pont sur la Sé Bang-Hiêng est, par ses dimensions, la plus grande construction en béton armé d'Indochine ;

2° Entre Muongphine et la Sé Bang-Hiêng :

Un pont à deux travées Eiffel de 21 mètres terminé,

Un pont en béton armé de 15 mètres, terminé,

28 buses de 0 m. 80 ou 1 mètre, dont 12 terminées, les autres en cours d'achèvement,

10 ponceaux voûtés de 1 m. 50 à 4 mètres d'ouverture, dont 5 terminés, les autres en cours d'achèvement ;

3° Entre la Sé Bang-Hiêng et la Sédone (km. 35 au km. 108) :

12 ponts en béton armé de 6 mètres à 31 m. 50 de portée, commencés au début de 1942 ;

42 buses, 7 ponceaux voûtés, 74 ponts en bois, 6 ponts à tablier Eiffel, dont les travaux ont été entrepris au début de la saison sèche (novembre 1942).

Il est escompté que les terrassements et les ouvrages d'art seront terminés à la fin de la saison sèche (juin 1943).

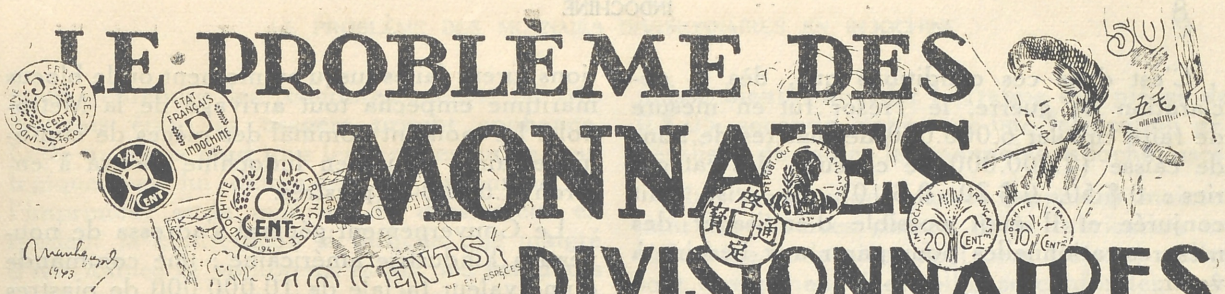
Les empierrements sont terminés sur 14 kilomètres au départ de Muongphine et sur 14 kilomètres au départ de la Route locale n° 13.

On peut espérer que la route sera livrée à la circulation fin 1943 ou début 1944 au plus tard

Les études concernant les sections Bannaphao-Muongphine et les tronçons qui séparent la Route locale n° 13 et la Route Coloniale n° 19 sont activement poussées.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LE PROBLÈME DES MONNAIES DIVISIONNAIRES EN INDOCHINE



PAR X.

UNE des conséquences de l'état de guerre et du désarroi économique qui en résulte est, entre tant d'autres, de désorganiser la circulation monétaire.

Parmi les événements qui retiennent l'attention du public cette conséquence pourra paraître bien secondaire ; elle n'en a pas moins une importance de premier plan et pose, pour les Pouvoirs Publics, des problèmes parfois ardus à résoudre.

Cependant il ne s'agit pas ici de la circulation monétaire prise dans son ensemble, puisqu'il ne sera pas question, dans cet exposé, des billets de banque émis par la Banque de l'Indochine qui comprennent toutes les coupures en papier d'une valeur égale et supérieure à 1 piastre, mais seulement des signes monétaires divisionnaires de la piastre émis par le Gouvernement général. Ils comportent des billets ou pièces de 0 $ 50, 0 $ 20, 0 $ 10, 0 $ 05, 0 $ 01, 0 $ 005 et 0 $ 0025, généralement dénommés par leur valeur en cents ou plus vulgairement en « sous » : cinquante sous, vingt sous, etc..., demi-sou et quart de sou.

Il semble inutile d'ajouter que, comparativement avec celle des billets de banque, la circulation des monnaies divisionnaires ne représente « en valeur » qu'une faible proportion de la masse de la circulation fiduciaire totale ; il n'en est pas de même si l'on considère le « poids ou le volume » des espèces d'où résultent, particulièrement en temps de guerre, les principales difficultés pour l'approvisionnement nécessaire à une circulation bien équilibrée.

Au début de la guerre, les pièces de 0 $ 20 et 0 $ 10 à la disposition du public indochinois avaient une valeur faciale d'environ 20.000.000 de piastres ; elles étaient en argent, au titre de 0,680. Elles avaient été émises dans les années 1923 à 1930 pour un peu plus de 14.000.000 de piastres et en 1937-1938 pour 6.000.000 de piastres, cette dernière frappe ayant été effectuée en utilisant une partie du stock d'argent provenant des anciennes piastres de commerce à 27 grammes, démonétisées en 1930.

Le développement économique et l'augmentation des prix rendaient déjà insuffisante cette masse de monnaies qui eut rationnellement dû être portée à 30.000.000 de piastres pour faire face aux besoins réels de la circulation d'un pays de plus de 25.000.000 d'habitants.

Or, du jour au lendemain, par suite du désarroi économique occasionné par la déclaration de guerre et si bien connu qu'il est inutile de le commenter, les pièces d'argent disparurent de la circulation ; l'administration indochinoise se trouva devoir faire face à des besoins immédiats qui, nous venons de le voir, s'élevaient à 30.000.000 de piastres en valeur représentative.

On aura une idée de l'ampleur du problème en pensant qu'un pareil stock monétaire métallique ne représente pas moins de 1.000 tonnes de métal de remplacement, auquel s'ajoutait un tonnage à peu près équivalent pour la fabrication des cents et demi-cents, les pièces de l'espèce, comme celles d'argent, ayant complètement disparu.

Il n'était pas question, et pour cause, de constituer sur l'heure un pareil stock de monnaies métalliques et l'on utilisa tout d'abord le papier. Notons, en passant, qu'il ne faut pas moins de 120 tonnes de cette matière d'une qualité très spéciale pour confectionner les billets représentatifs des 30.000.000 de piastres nécessaires.

Il est juste de dire que les services financiers locaux ne furent pas pris au dépourvu ; dès la période de tension diplomatique qui précéda l'état de guerre, le Trésorier Général de l'Indochine fit, au mois de janvier 1939, des propositions pour la mise en fabrication d'un stock de billets divisionnaires (officiellement dénommés bons de caisse) de 6.000.000 de piastres. Le Gouvernement général adressa des propositions conformes au Département, auxquelles l'Administration centrale donna son accord. Les billets furent livrés par l'Imprimerie d'Extrême-Orient en septembre et octobre 1939 et un décret du 3 novembre 1939 leur donna la consécration officielle.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

C'est dans ces conditions que, dès la déclaration de guerre, le Trésor fut en mesure de faire circuler 6.000.000 de piastres de bons de caisse (2.000.000 de chacune des catégories : 0 $ 50, 0 $ 20, 0 $ 10). La crise était conjurée et il était possible d'envisager des mesures rationnelles pour parer aux besoins à venir.

Il n'y a pas lieu d'insister sur les grands inconvénients de la monnaie de papier, ces inconvénients ressortaient d'autant plus que le public devait se familiariser avec ces nouveaux signes monétaires qu'il n'acceptait que par nécessité, en s'efforçant de s'en débarrasser à la première occasion. Il faut reconnaître que les billets rapidement usagés étaient tout de suite en piteux état, le papier de bambou, d'abord emplcyé, étant peu propre à cet usage.

Bref, il s'agissait d'un palliatif nécessaire, inévitable, mais il convenait surtout de s'efforcer de reconstituer un stock métallique de monnaies divisionnaires d'une matière durable, seule pratique et surtout économique.

Là non plus, les Pouvoirs Publics ne furent pas surpris par les événements ; dans l'année qui précéda la déclaration de guerre, la situation économique déjà déséquilibrée, montra que la monnaie d'argent, cependant d'une valeur intrinsèque alors bien inférieure à sa valeur nominale, ne « tiendrait » pas devant la thésaurisation aggravée par l'arrêt des émissions.

Aussi, le Gouvernement général de l'Indochine, avec l'approbation du Pouvoir Central, envisagea l'émission de pièces de nickel de 0 $ 20 et 0 $ 10 pour remplacer celles d'argent de même valeur nominale. Un décret du 8 mars 1939 créa légalement la nouvelle monnaie et une commande de 6.000.000 de piastres (valeur faciale) fut passée à l'Hôtel des Monnaies, à Paris.

Les premières livraisons arrivèrent en Indochine de juin à août 1939, mais elles n'atteignirent pas tout à fait 1.700.000 piastres ; la déclaration de guerre suspendit la fabrication.

Une autre commande fut passée à San-Francisco, et d'Amérique arrivèrent en juin et juillet 1940 environ 2.500.000 piastres de pièces de nickel pur.

Mais il parut préférable de substituer au nickel pur, très coûteux, un alliage déjà employé pour la frappe des monnaies françaises, composé de cuivre et de nickel, d'un prix de revient sensiblement moins élevé. Il s'agissait également d'économiser les stocks de nickel, métal très demandé par les industries de guerre.

La fabrication reprit à Paris et des expéditions furent faites jusqu'au moment où le blocus maritime empêcha tout arrivage de la Métropole. Le montant nominal des pièces de cupro-nickel ainsi reçues en Indochine s'éleva à environ 2.600.000 piastres.

Le Gouvernement général s'adressa de nouveau à l'industrie américaine ; une commande d'une valeur faciale de 10.000.000 de piastres fut passée à San-Francisco et livrée en entier au cours de l'année 1941.

La monnaie de cupro-nickel semble bien être celle qui convient le mieux aux besoins de la circulation. Son prix de revient la met en temps normal à l'abri des spéculations, elle est d'un plus bel aspect que la pièce de nickel pur, et, dure à l'usage plus longtemps que la monnaie d'argent. Cette dernière était d'ailleurs improprement appelée « d'argent » car l'alliage à 0,680 contient, cela va de soi, une forte proportion de métal secondaire. L'expérience a démontré qu'elle pouvait sans difficulté être remplacée par les coupures en cupro-nickel.

Le cupro-nickel présente un autre avantage ; les deux métaux ne pouvant être dissociés, les pièces n'ont aucune utilisation industrielle. Elles ne peuvent être stockées pour être fondues comme les monnaies d'argent ou de bronze.

Compte tenu d'une précédente émission de pièces de 0 $ 05 (1937-1939), le stock monétaire de nickel et cupro-nickel était en 1941, après les arrivages de France et d'Amérique, de 20.000.000 de piastres environ ; il eut fallu porter l'émission à 40.000.000 de piastres pour munir l'Indochine d'une monnaie divisionnaire pratique lui permettant de supprimer définitivement la monnaie de papier.

L'ouverture des hostilités dans le Pacifique coupa court à cet espoir ; le cupro-nickel mis en circulation en même temps que le papier subit naturellement l'ascendant de son concurrent moins estimé — nous avons tous constaté, après Gresham, que la mauvaise monnaie chasse la bonne — et, ne pouvant être complété, le stock métallique ne rendit pas les services proportionnés à son importance.

En résumé, comme il ne pouvait être tout, il fut peu de chose et il fallut revenir sans échappatoire possible à la monnaie de papier.

L'expérience de la première émission de 6 millions de piastres dont il est question ci-avant avait porté ses fruits ; au lieu du papier local qui convenait mal, quoique d'un prix de revient élevé, des papiers chiffons, résistants, d'origine française et étrangère, furent utilisés ; le public se familiarisa avec la monnaie de papier et le Trésor ne faisant aucune difficulté

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

pour reprendre les coupures même en très mauvais état, les usagers prirent confiance. Cette monnaie rend tous les services qu'on peut logiquement lui demander ; la technique de l'imprimeur et la maîtrise du dessinateur en rendent la contrefaçon si difficile que malgré d'inévitables et nombreux essais, les fraudeurs n'ont pas réussi à troubler à aucun moment la circulation monétaire, leur industrie coupable étant toujours décelée à la première apparition des fausses coupures.

La question du papier va, peut-être, être elle-même difficile à résoudre dans un proche avenir car, dans cette branche aussi, l'importation se raréfie, mais il est probable que l'industrie locale saura, là comme ailleurs, se montrer à la hauteur de la situation ; sa technique de 1938 sera certainement améliorée pour donner un produit approchant en qualité celui des papiers spéciaux jusqu'ici importés.

Pour parer dans la mesure du possible à la crise prévue, les billets inutilisables qui, jusqu'à présent, avaient été incinérés, seront dorénavant détruits au pilon, ce qui permettra la récupération de la matière première pouvant entrer pour 20 % environ dans la composition des pâtes à papier pour les billets neufs.

Le plafond initial de l'émission fixé, nous l'avons vu, à 6 millions de piastres, s'est vite révélé trop bas ; il a été porté à 10.000.000 par décret du 20 mars 1940, puis à 20.000.000 par décret du 14 mars 1942.

Une particularité à retenir de l'émission des monnaies de papier a été l'extension de l'usage du signe monétaire de 0 $ 50, jusqu'ici peu employé puisqu'il n'avait été émis précédemment qu'en pièces d'argent au titre de 0,900.

Il serait désirable que le billet de 0 $ 50 puisse survivre au régime de la monnaie divisionnaire de papier dont, par ailleurs, la disparition est souhaitable, car cette coupure rend de réels services ; elle peut même, en cas de besoin, remplacer les billets de banque de 1 piastre lorsque, comme il arrive parfois, ceux-ci font momentanément défaut.

Enfin, une autre particularité a été l'apparition et l'emploi intensif du billet de 0 $ 05 (créé par décret du 14 mars 1942).

Comme la pièce d'argent de 0 $ 50, celle de 0 $ 05 en nickel a été peu employée. Le signe monétaire de 0 $ 05 a cependant une utilité incontestable et épargne grandement l'usage des cents.

Il n'est certes pas souhaitable de lui voir conserver la forme d'un billet de papier, mais il semble bien que l'Atelier monétaire local, qui réussit parfaitement la fabrication des cents, puisse bientôt aborder la frappe des pièces de 0 $ 05, seconde étape vers une fabrication généralisée de toutes les monnaies indochinoises.

Mais n'anticipons pas et rappelons maintenant les diverses phases de la fabrication en Indochine de la pièce de 1 cent (le sou) ; elles sont étroitement liées, elles se confondent même, avec l'évolution de l'Atelier monétaire local, qui deviendra, souhaitons-le, l'Hôtel des Monnaies de Hanoi ; il n'est jusqu'à présent qu'une simple fabrique de « sous ».

Ainsi, au début de la guerre, les beaux sous neufs en bronze, comme les nouvelles pièces d'un demi-cent récemment émises, disparurent comme par enchantement et il fallut envisager le remplacement de ces espèces et assurer les besoins de la circulation qui doivent s'élever, pour les coupures de l'espèce, à 1.500.000 piastres environ, peut-être même 2.000.000 de piastres.

Un alliage à base de zinc, provenant des exploitations minières du Tonkin et contenant 0,50 % d'aluminium, fut adopté pour cette fabrication, légalisée par décret du 15 mai 1940.

Un atelier monétaire fut installé chez un industriel hanoïen et produisit de mars à septembre 1940, 160.000 piastres de cents, soit en moyenne à peu près 1.000 piastres par jour ouvrable.

D'octobre 1940 à juin 1942, l'atelier fut installé à l'Ecole Technique Industrielle de Hanoi. Il se perfectionna et se modernisa de machines arrivées d'Amérique, en particulier des laminoirs. Pendant cette période la moyenne de production journalière fut d'environ 2.000 piastres et, enfin, depuis, le début de septembre 1942, l'atelier fonctionne dans ses propres immeubles, avec une direction autonome ; il fournit en moyenne plus de 3.000 piastres de cents par jour ; la production totale a atteint au 31 décembre dernier, 1.383.960 piastres. Malgré cette importante production, la demande du public ne se ralentit pas et la production mensuelle actuelle, qui approche de 100.000 piastres, ne suffit pas à donner satisfaction aux demandes de la population.

On peut constater que la mise en circulation du billet de 5 cents de remplacement n'a pas arrêté la thésaurisation du métal.

Rappelons pour terminer qu'un nouveau signe monétaire vient de faire son apparition, c'est le quart de cent qui, officiellement créé par décret du 8 mai 1934 avec le demi-cent, n'avait pas encore été émis.

Ce dernier né est le successeur de l'antique sapèque émise par le Gouvernement annamite

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

qui doit sans doute elle aussi à sa composition de métal « riche » de disparaître comme ses suzerains, les cents et demi-cents en cuivre d'avant-guerre.

Le quart de cent est mis en circulation exclusivement en Annam ; il a sur la sapèque l'avantage d'avoir cours légal ce qui assurera sa position par rapport à la monnaie légale et il n'aura pas comme sa devancière une valeur variant suivant les besoins du public et peut-être l'astuce des trafiquants. Il sera admis en paiement dans les caisses du Trésor, avantage que les comptables publics n'apprécieront qu'avec réserve. Il a enfin toutes les qualités — et les inconvénients — d'une monnaie ayant cours légal.

Une commande de cette nouvelle monnaie a été passée au Japon. Les livraisons se sont élevées jusqu'à présent à 375.000 piastres, soit la bagatelle de 15.000 caisses pesant en tout 450 tonnes — et ce n'est qu'un début puisque l'émission totale prévue est de 2.000.000 de piastres.

***

En définitive, dans le domaine monétaire comme dans tant d'autres, l'Indochine a dû faire face à une situation grave due aux conséquences de la guerre ; elle a surmonté, ici aussi, les difficultés du moment ; elle se suffit de plus en plus à elle-même pour assurer à ses habitants les moyens essentiels d'échange et de paiement qui sont les indispensables auxiliaires de toute prospérité sociale.

Elle a posé les fondements d'un Institut monétaire local qui pourra se développer après la guerre pour contribuer au développement industriel et à une plus grande indépendance économique de notre belle Fédération d'Asie.

SOCIÉTÉ INDOCHINOISE D'ÉLECTRICITÉ

SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 60.000.000 DE FRANCS

Siège Social : 62 bis, Avenue d'Iéna, PARIS

Inspection : 69, Bd Francis-Garnier, HANOI

Toutes les applications de l'électricité :

ÉCLAIRAGE — CHAUFFAGE — VENTILATION
FORCE MOTRICE

Étude, Fourniture et Montage de toutes installations électriques et hydrauliques — Fourniture, pose réparations de matériel d'éclairage, ventilation, force motrice, etc...

DEVIS GRATUIT SUR SIMPLE DEMANDE

Pour tous renseignements, s'adresser aux Bureaux de la Société :

HANOI — HAIPHONG — NAMDINH — FORT-BAYARD

et dans les principaux centres du Delta.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



A LA MÉMOIRE DE PIERRE CHEVEY

L'ANNAMITE DEVANT LA MER

Par Jean Yves CLAEYS
Correspondant de Muséum d'Histoire Naturelle.

LA navigation pour la pêche et le transport est très développée en pays annamite. L'abondance des cours d'eau, fleuves, rivières et canaux, la nature découpée des côtes maritimes avec des rades sûres, ont toujours incité l'Annamite à se faire marin, navigateur et pêcheur. Avant l'arrivée des Français, les véhicules à roues étaient encore à peu près inconnus. Les transports terrestres se faisaient uniquement par portage sur palanches pour les charges, au moyen de palanquins pour les personnes.

Les villages côtiers sont habités par d'excellents marins. De père en fils, de génération en génération ils se transmettent les traditions et les rites religieux autant pour la pêche que pour la construction des jonques.



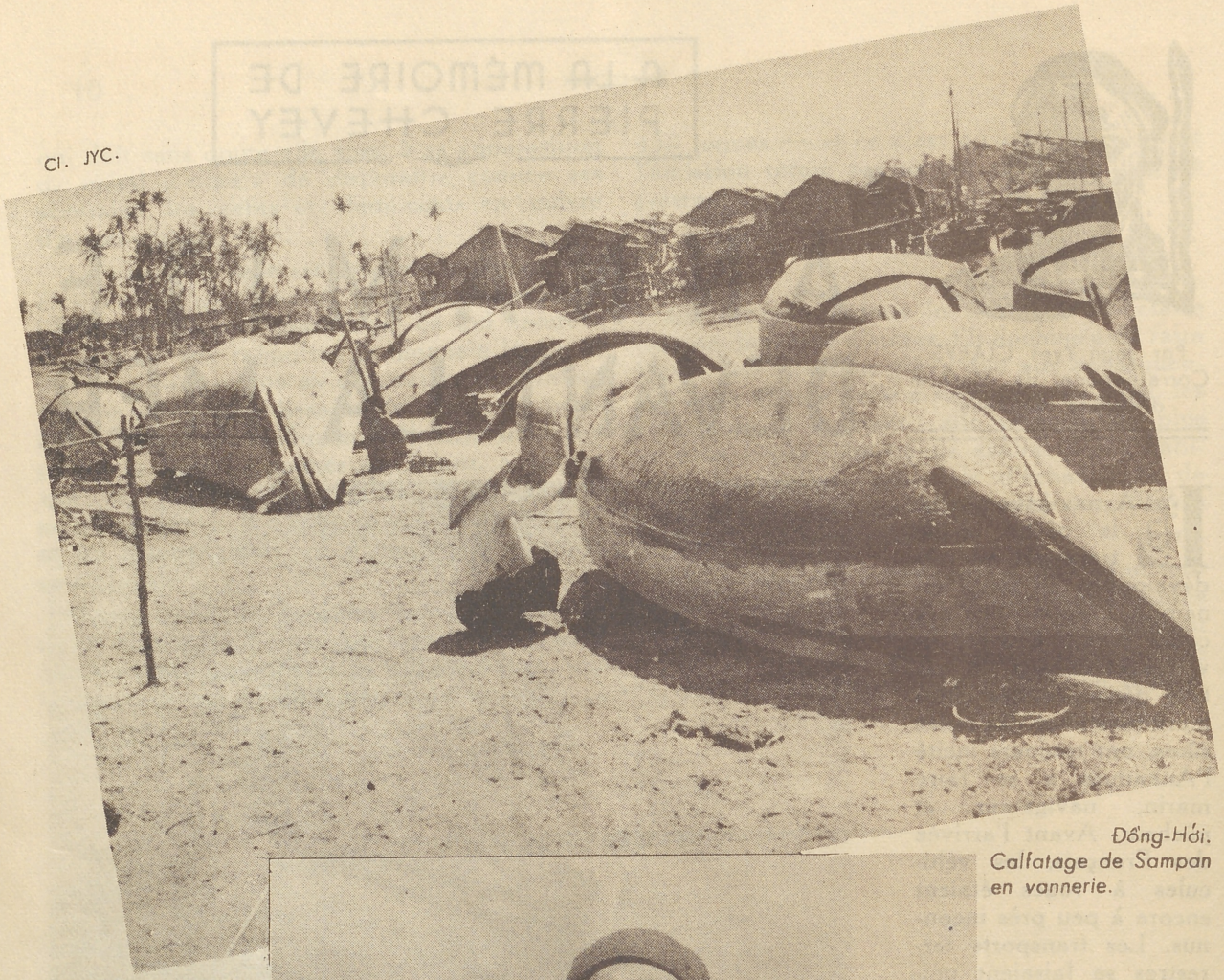
Cl. JYC.

Sampan à Nhatrang.

Chantiers navals annamites.

De nombreux villages côtiers sont spécialisés dans la construction des radeaux, sampans et jonques de bambous tressés ou avec du bois. Nous prendrons comme type celui de Ly-hoa, légèrement au nord de Đồng-hới, peu avant d'arriver à l'ancienne frontière septentrionale du Champa. Examinons rapidement comment sont organisés les chantiers navals de cette importante agglomération. Peu avant d'arriver à l'estuaire du « Sông », sur une plage de sable fin en pente se trouvent les ateliers en plein air. Alors que la plupart des constructions de bateaux indigènes ont lieu l'axe de la quille étant parallèle au rivage, ici cet axe lui est perpendiculaire. L'équipe d'ouvriers employés à la construction d'une jonque est de douze hommes, sous la direction d'un chef qui sert d'intermédiaire entre le client et les fournisseurs d'approvisionnements divers. Le travail se fait « à la tâche » et dure à peu près un mois. Pour un jonque de transport de cinquante à soixante tonnes de marchandises, la main-d'œuvre sélèvera de 300 à 350 piastres. C'est le futur propriétaire, qui doit se préoccuper de rassembler le volume de bois néces-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Đồng-Hới.
Calfatage de Sampan en vannerie.



Un pêcheur.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

saire. Le cube suffisant étant difficile à réunir en une seule essence, des espèces différentes sont rassemblées. Les beaux bois ne manquent pas dans la chaîne Annamitique et le choix est relativement facile..

Les rites religieux pour la construction des jonques.

Les manifestations religieuses dominantes des Annamites relèvent de l'animisme. Le culte des génies tient la première place dans leurs rites, et parmi ces cultes, celui des « patrons de métiers » est toujours très en honneur. De la vénération de ces patrons dépend la réussite de l'œuvre entreprise.

Naturellement, les constructeurs de jonques n'échappent pas à la règle. Avant le commencement de l'équarrissage des bois, un sacrifice est offert en l'honneur de leurs trois patrons, et, à Ly-hoa particulièrement, au génie « Lô-Bàn », le créateur de la première jonque. C'est la cérémonie de « l'équarrissage du bois ». Après cela les billes sont débitées aux formes et épaisseurs désirables. Les planches sont courbées sous l'action du feu. Le commencement de chaque phase de la construction est marqué par une offrande spéciale : « cérémonie de la fixation des assemblages » ; « cérémonie de la mise en place des baux », etc... La jointure des différentes pièces se faisait encore, il y a quelques années, sans parties métalliques. Aujourd'hui, les clous n'ont pas remplacé les belles chevilles de bois dur, mais on a vu apparaître de solides étrilles en fer, forgées sur le chantier même. Lorsque les planches de la carène sont en place, le jointement ou calfatage se fait au moyen d'une pâte huileuse dans la composition de laquelle entre la sève d'un arbre appelé « dâu-rái », que l'on rencontre fréquemment dans le Sud-Annam, mélangée avec de la bouse de buffle.

La cérémonie « de l'enlèvement du berceau » se fait quand la jonque est prête à être mise à l'eau ; voici rapidement quelle est la forme du rite. Les offrandes consistent en papier doré représentant une valeur monétaire, que le feu transmettra aux génies, puis en aliments réellement existants, tels que riz gluant, poulets, bananes, alcool de riz et même un porc entier dont l'offrande satisfera l'appétit des esprits d'abord, puis servira au festin des mortels ensuite. Ces offrandes sont installées en plein air sur une table placée devant la jonque achevée. Le propriétaire de la jonque fait les prosternations rituelles sur une natte devant la table à offrandes. Des baguettes d'encens, fichées dans les différents plats, brûlent et répandent leur odorante fumée ; l'officiant tient un petit faisceau de ces « joss-ticks » allumés entre ses mains qui sont refermées l'une sur l'autre. Il récite en même temps une prière implorant le génie Lô-Bàn et lui demandant pour sa jonque une protection perpétuelle. Après lui, chaque ouvrier vient également se prosterner mais sans réciter de prière. Tout cela dure une demi-heure. Puis l'officiant demande au génie de bien vouloir se retirer, non sans avoir accepté l'offrande des papiers d'or et d'argent qu'il brûle sur place. Après cela tous les assistants se réunissent au-

Flûtes de charges sur le Song Da-Rang Cl. JYC.



Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Cl. JYC. Barque de pêche de Ha-Tien.

tour des mets solides et copieux et font un joyeux repas avec consommation généreuse d'alcool de riz.

Le bateau est mis à la mer au premier jour déclaré faste par les sorciers. La cérémonie s'appelle cette fois « de la paix de la jonque où l'on congédie les esprits de bois ». En effet, ceux-ci pourraient nuire à la bonne marche du bateau et il est de bonne politique de les prier par un sacrifice, de bien vouloir se retirer. Cela s'accompagne également d'une petite cérémonie sur le même rituel. Au besoin on leur force un peu la main en plaçant les offrandes sur un petit radeau. Lorsqu'on juge que les génies sont occupés à satisfaire leur appétit on « débale » doucement l'esquif léger que le jusant emporte vers le large. Les génies ne peuvent ainsi réintégrer le bois de la jonque.

La véritable origine des yeux sur les bateaux d'Asie.

On sait que toutes barques, jonques, sampans d'Asie sont ornés à l'avant, à peu près à la place où, sur les vaisseaux d'Occident se trouvent les écubiers, d'yeux gravés ou sculptés. La pose ou la gravure de ces yeux s'accompagne aussi d'un sacrifice, toujours les mêmes offrandes, aliments et monnaie, au génie Lô-Bàn. C'est la cérémonie dite « de l'ouverture du cœur et de la lumière ». Ces yeux sont peints de couleurs vives, verte, jaune,

Barque de pêche de Phan-rang. Cl. JYC.



Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Baie de Tourane. Cl. JYC.

blanche et noire, suivant la fantaisie du propriétaire.

Nous avons constaté à Đồng-hới un caractère particulier à ces yeux. Le globe était fait d'un morceau de bois taillé en amande. Avant de le clouer sur son emplacement, on avait eu soin de prendre entre la planche et lui un carré de cotonnade rouge dépassant largement de tous côtés. Quand le bateau est à la mer, sous l'influence de la brise, le tissu flotte et donne une apparence de vie à l'œil. Nous avons remarqué la même particularité sur le portique de bois d'une maison aux environs de Hué. C'est là la survivance d'une très ancienne coutume. En effet, les récits de l'époque légendaire nous apprennent que le premier roi d'Annam ordonna à ses sujets qui vivaient nus, de se tatouer le corps de dessins horrifiants et de donner à leurs barques l'apparence de monstres pour effrayer les mauvais génies de la mer et des ruisseaux. Autrefois, nous a-t-on conté à Ly-hoa, une barque contenant neuf personnes avait fait naufrage. Un grand poisson appelé « cá mú » (serran ou perche de mer) avait aussitôt dévoré les neuf victimes. Au bout de quelques jours, un oiseau gigantesque « projetant une ombre capable d'obscurcir une ville entière, métamorphose sans doute d'un génie compatissant, s'était saisi du cá mù. Il était ensuite venu le déposer sur la plage de Ly-hoa où les familles retrouvèrent leurs disparus dans le ventre du monstre marin. Depuis ce jour, les navigateurs donnent à leur barque l'aspect d'un oiseau pour effrayer les grands poissons naufrageurs. On voit ainsi que les yeux sculptés sur une jonque n'ont pas uniquement pour but de lui permettre de se guider elle-même au milieu des récifs comme on le croit communément.

Culte de la Baleine.

Le culte de la Baleine est également très répandu sur les côtes indochinoises, associé

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



peut-être, par les fils tenus d'une idée disparue, à la légende précédente.

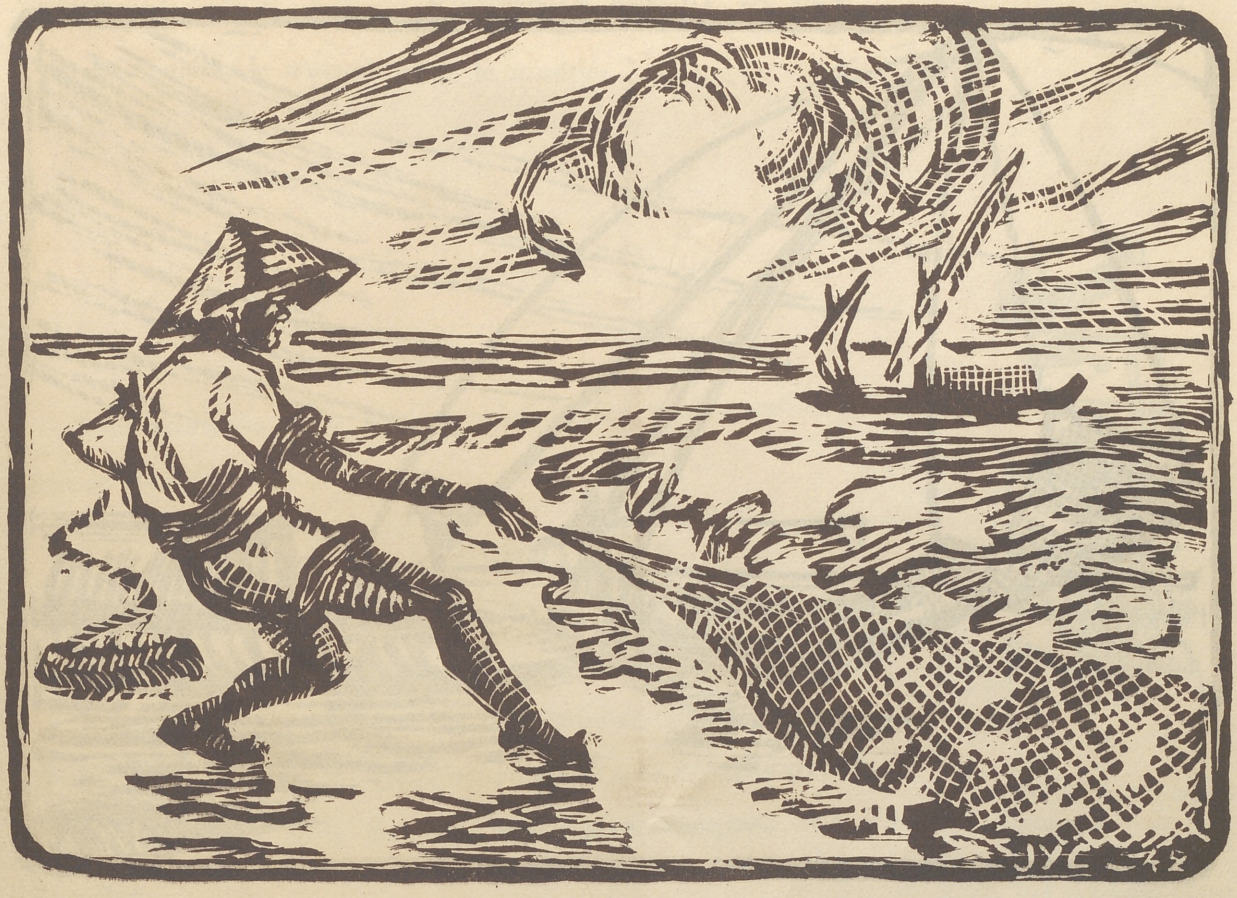
En réalité ce n'est pas un cétacé du genre baleine qui est honoré, mais un représentant de la famille des delphinidés qui s'échoue fréquemment sur les rivages d'Annam. Dès que l'animal est aperçu, les habitants se réunissent et à grands frais lui font des funérailles de même rang que celles d'un grand mandarin. Les autorités locales assistent aux cérémonies. Le corps de l'animal est d'abord pieusement enseveli puis, au bout du temps légal (ainsi qu'on le fait d'ailleurs pour les humains), le squelette est exhumé, mis dans une bière laquée, parfois de très fortes dimensions et placé dans un temple spécialement affecté à ce culte. Dans la « Pagode de la Baleine » de Ly-hoa nous avons compté jusqu'à quinze cercueils de cétacés. Naturellement toutes ces cérémonies s'accompagnent d'invocations, d'offrandes, de prières et du tir des pétards qui donne un caractère si vif aux fêtes asiatiques. Le rituel ne varie guère, seule la nature des prières et de certains objets votifs en papier le distinguent. C'est ainsi qu'à certains génies maritimes sont dédiées parfois de fort belles barques en papier, brûlées à la fin de la cérémonie, abandonnées au fil de l'eau ou demeurant suspendues dans le temple cultuel. Les vêtements de même nature comme on en voit souvent dans les petits temples, sont plutôt destinés aux âmes sans sépulture ou sans progéniture, c'est-à-dire sans culte familial.

L'empereur Gia-Long et la baleine.

La légende, si fertile en traits typiques, veut également que le fondateur de la dynastie actuelle, l'empereur Gia-Long, en 1783, ait été sauvé par une baleine alors qu'il se rendait à l'île de Phú-Quốc (Cochinchine) pour fuir les rebelles Tây-Sơn. Au cours de son règne (1802-1820), par reconnaissance, il donna à la baleine un grade de mandarinat élevé. Ce titre de noblesse augmente encore les pouvoirs surnaturels du cétacé. Toujours à Ly-hoa, vers le temps de la 4e lunaison, a lieu une grande fête à son intention. Cette cérémonie doit permettre la réussite de l'année de pêche qui s'ouvre à ce moment. On y voit des joutes nautiques, des festins et de copieuses libations. Le temple des baleines est le premier servi en offrandes de toutes natures.

Naturellement, les habitants de ce très gros hameau sont d'excellents marins. Ils se donnent une origine tonkinoise et ne seraient, disent-ils, venus s'installer là que depuis une époque relativement récente. Un trait caractéristique montre à quel point le goût de leur métier est développé chez eux et par quel

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



moyen- ce goût est entretenu, ainsi que l'activité des traditions.

Une « Ecole de navigation » primitive.

On voit souvent les enfants du village réunis sur la plage autour d'une jonque en miniature qu'ils mettent à l'eau, et suivent à la nage dans ses évolutions. Ils font le simulacre des manœuvres de pêche, la mettant en compétition avec la barque d'un autre groupe de gamins. « Jeux » dira l'observateur superficiel. Il n'en est rien, ou du moins s'il y a jeu, il y a mieux encore. Ces jonques, modèles réduits exacts des grandes barques que nous avons vu construire plus haut, constituent pour la jeunesse de Ly-hoa une véritable « école de navigation ». Elles l'habituent aux manœuvres, aux vents, à la terminologie, à l'argot spécial des navigateurs de la région. Elles lui donnent « le sens de la mer ». « C'est pour cela, voyez-vous, Monsieur le Mandarin Occidental, nous disait un notable de Ly-hoa, c'est pour cela que c'est d'ici que sortent les meilleurs marins de l'Annam. »

Cultes et tabous concernant les filets.

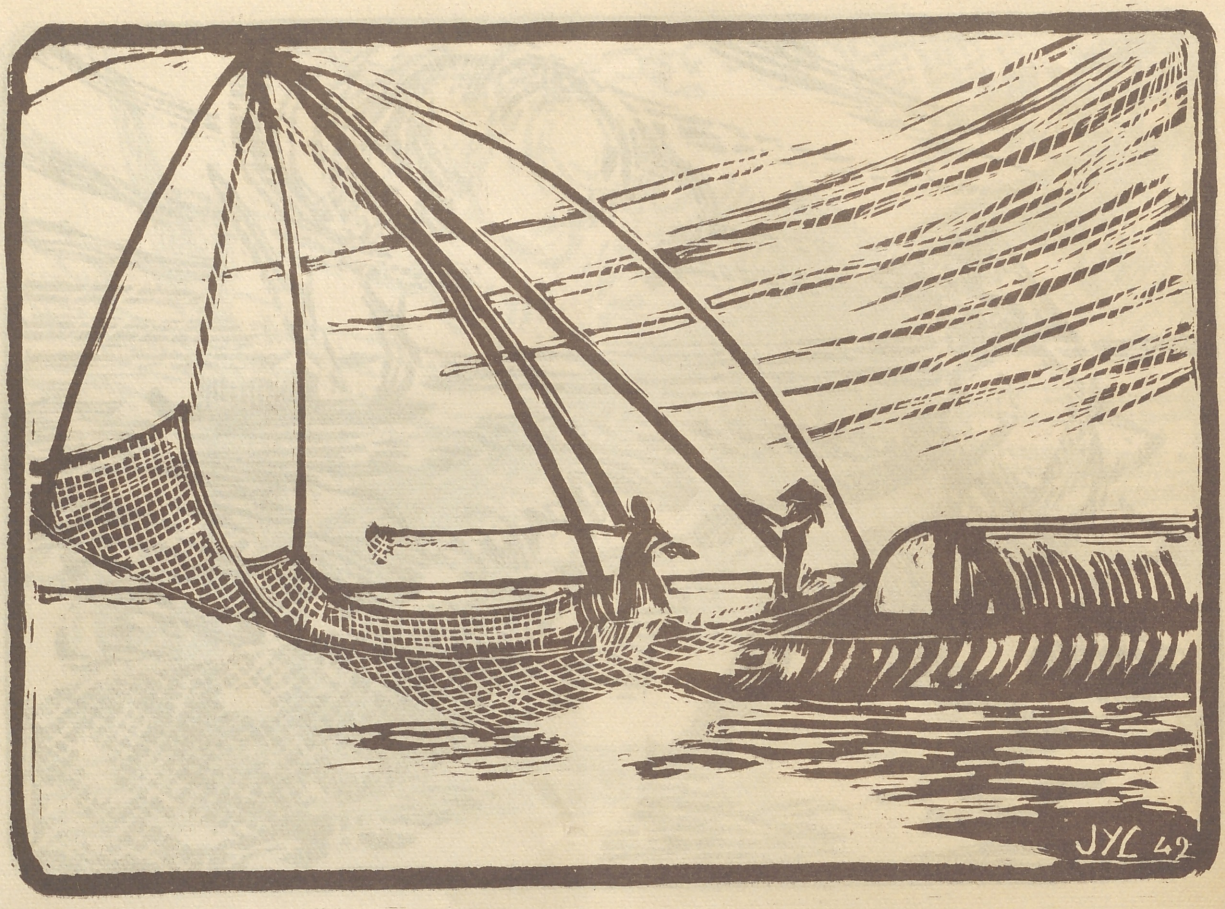
Les superstitions attachées à la fabrication des filets et à la pêche sont nombreuses. On ne peut effleurer ces sujets sans s'attaquer à une quantité considérable de défenses, de cultes, de « tabous ». Nous allons essayer d'en montrer rapidement les manifestations principales.

Ces manifestations, devenues pour la plupart conventions rituelles sous la souple étiquette du taoïsme populaire, sont habituelles et fréquentes du nord au sud de la côte de la mer de Chine. Mais, comme toujours, le remède est près du mal, et il suffit généralement d'une cérémonie adressée au génie offensé ou à la puissance antagoniste pour rétablir l'ordre normal. Les sorciers, les fabricants de pétards et de jossticks y trouvent leur bénéfice.

Le désir de festoyer, que l'on ne rencontre pas exclusivement chez les indigènes sud-asiatiques, attire de nombreux participants.

La pêche la plus simple est celle qui se pratique à la ligne. La ligne est de soie naturelle, teinte au sang de porc. Pendant les opérations de teinture, il est interdit aux personnes en deuil, à celles qui ont un bras ou une jambe cassée et aux femmes à certaines époques de leur vie physique de s'approcher des cuves de teinture. Ces cuves, appartenant en général à la communauté des habitants du village, sont construites hors de celui-ci et il n'est pas rare de voir à proximité un petit temple au génie de la mer ou au génie particulier au village voué à la réussite de la pêche. L'interdiction s'applique aux mêmes personnes au sujet de l'embarcation lorsqu'elle est halée sur la

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



plage pour être repeinte. Si ces personnes s'approchent malgré la défense, le sampan ne peut plus servir à son propriétaire et doit être vendu. Il est absolument interdit de « jurer sur le singe », non seulement au cours de la pêche, mais encore lorsqu'on va de la maison au bateau. Quand on observe avec quelle facilité l'apostrophe : « Con khỉ ! » — espèce de singe ! — est lancée par un Annamite à un de ses semblables, on est édifié sur la difficulté qu'il doit y avoir pour les pêcheurs à éviter la défense et... au besoin, à trouver de plausibles justifications à la pénurie de poisson au retour d'une sortie infructueuse. A Tourane, les pêcheurs sont si peu sûrs d'eux-mêmes qu'ils emportent à la pêche les offrandes nécessaires à de petites cérémonies rapides s'ils ont enfreint les tabous sacrés, mots interdits ou gestes réprouvés par les génies.

La déesse des pêcheurs de Nha-trang.

La déesse Mộc est, dans la région de Nha-trang particulièrement, en faveur auprès des pêcheurs à la ligne. On lui fait des offrandes à la fin de la construction d'une embarcation et chaque fois que celle-ci est repeinte, c'est-à-dire au moins chaque mois. Cela en plus des cultes habituels au premier jour de l'an et au 5e jour de la 5e lune. Pendant la fabrication de la barque, si le propriétaire mécontente les ouvriers, ceux-ci peuvent lui nuire en dessinant une image d'apparence humaine dans un coin dissimulé de l'embarcation. Jamais on ne pourra rapporter de poisson avec un esquif envoûté de telle sorte. Il faut alors convoquer un sorcier qui évoquera la déesse Mộc. Celle-ci indique les cérémonies conjuratoires qui s'imposent.

Ces embarcations ont une coque en vannerie surmontée de plats-bords en bois. Le bambou employé peut durer vingt ans s'il est entretenu, convenablement. Il est calfaté de bouse fraîche de buffle, recouverte d'un vernis à l'huile de bois mélangée de noir de fumée ou de poudre de charbon. Le gréement est fait de voiles en feuilles d'une variété de latanier, trempées dans l'eau salée, solidement tressées, cousues et bordées.

Superstitions au cours de la pêche.

La pêche au filet est également entourée d'un certain nombre de défenses particulières. En règle générale, les mêmes personnes sont frappées d'interdiction. De plus s'y ajoutent non seulement les femmes qui viennent d'être mères, mais celles qui leur ont rendu visite alors que la période d'abstinence n'était pas encore terminée (sept jours pour les garçons et neuf jours pour les filles). Toutes sortes d'ennuis découlent des infractions à ces règles.

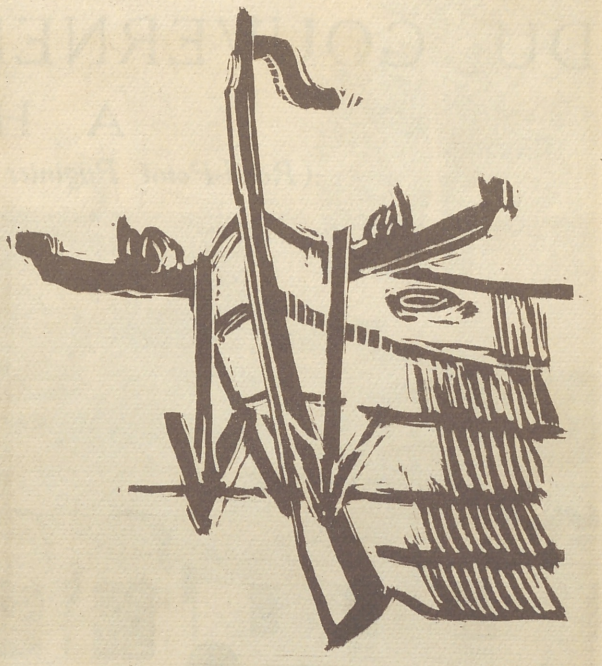
Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Pour en conjurer le mauvais effet, le propriétaire, s'il en a connaissance, inflige une amende aux personnes fautives, achat d'un coq, de bétel, d'alcool de riz pour le sacrifice aux génies. L'offrande est faite loin dans la montagne, dans un lieu inhabité ; une résine spéciale est chargée en brûlant d'éloigner les influences néfastes, les impuretés contraires. Il faut parfois adresser des sacrifices non seulement aux génies ou aux déesses « Mộc » ou « Thủy », mais à leurs servantes.

L'origine de ces cultes et des génies auxquels ils sont destinés est souvent difficile à déterminer, bien qu'elle soit, en fait, assez simple, ce qui suit en est un témoignage.

La légende du génie Só.

Un jour, un homme appelé « Só » plongea pour dégager d'un banc de coraux auquel il était accroché le filet de la barque où il pêchait. Il se noya précisément à une heure considérée comme néfaste par les habitants de la région. Son esprit fût aussitôt élevé au rang de génie, et depuis, un culte actif lui est rendu aux environs de Nha-trang, à la 3e lune pour la cérémonie « d'ouverture de la période de pêche », à la 10e lune quand ce temps est révolu, pour la « cérémonie de remerciement ». Aux pleines lunes et aux nouvelles lunes (le 1er et le 15 de chaque mois annamite), on allume les lampes et l'encens, on fait des offrandes de fleurs et de fruits, on sonne de la cloche et du gong, un jour et une nuit dans le temple qui lui est élevé. En mer, lorsque le filet s'accroche, l'homme devenu le génie Só est évoqué, et des prières lui sont adressées. L'accès de son temple est strictement interdit aux catégories de personnes que nous avons citées plus haut.





Les filets dans leur fabrication ont également leurs génies spéciaux, leurs jours fastes et néfastes, les anniversaires propices et les commémorations qui s'entourent de défenses rigoureuses.

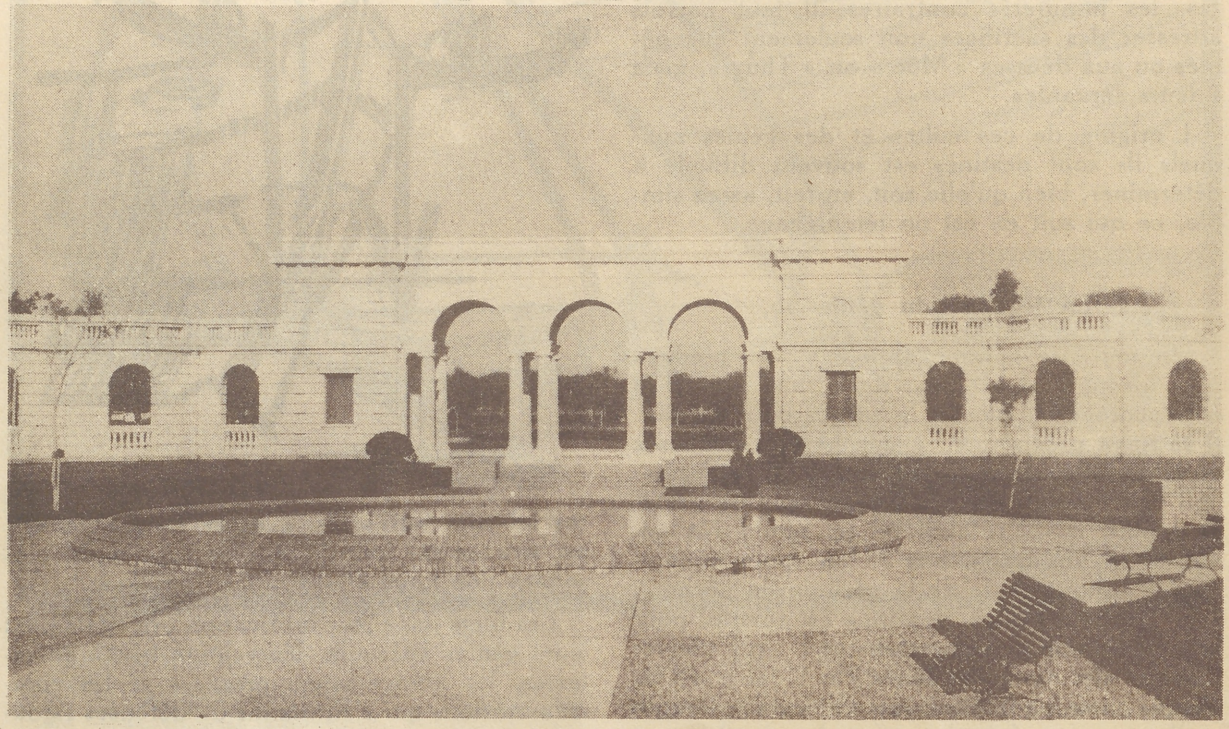
Conclusion.

L'Annamite d'Annam est riziculteur ou marin. Il semble cependant que ces deux groupes ne se pénètrent guère. La langue les sépare. Sur la dune le marin ne possède qu'un maigre jardin. Si la saison de pêche est mauvaise, c'est la disette. Le riziculteur ne voit pas la mer, la dune la lui cache. Par les méandres des petits deltas, le marin apporte son poisson sur les marchés. Cela lui permet d'acheter du riz, puis il retourne vers ses dunes sans ombre, près des filets qui sèchent étendus sur les plages blanches. Parfois le terrien fait appel au pêcheur pour l'aider à assécher un étang ou un sac de lagune afin d'en récolter le poisson. Puis l'homme de la mer, bombance terminée, revient à ses moussons décevantes. La mer tient jalousement ceux qui se donnent à elle. Mais ce qui domine les deux groupes si différents quoique identiques, c'est le joug des génies, l'emprise des esprits, l'obédience aux volontés de l'au-delà. Les processions des terriens vont honorer les pagodes maritimes. Les constructeurs de jonques remontent à la forêt sacrifier aux génies des trois mondes.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

AMÉNAGEMENT DU QUARTIER DU GOUVERNEMENT GÉNÉRAL A HANOI

(Rond-Point Puginier et Pagode Một-Cột.)



C'EST en janvier 1922 qu'à la demande de M. le Gouverneur Général Long, M. Hébrard, architecte Grand prix de Rome, fut chargé de dresser un plan des abords du Palais du Gouvernement général dont l'esthétique était fortement compromise par la construction du lycée Albert-Sarraut. Ce plan devait comprendre toute l'étendue des terrains situés dans le quadrilatère formé par les avenues Pierre-Pasquier et Honoré-Tissot, le boulevard Giovaninelli, la rue de Ngọc-hà et le Jardin botanique. Le projet établi, d'une composition grandiose et d'un aspect architectural d'une ampleur digne de la capitale de l'Indochine, groupait en un seul ensemble, ainsi que cela a été réalisé avec succès au Maroc, le nouveau Palais du Gouverneur Général et tous les services administratifs dépendant du Gouvernement général.



Or, depuis, bien des modifications malheureuses, conséquence de solutions de facilité, ont été apportées à ce plan et les terrains sur lesquels devaient s'ouvrir des avenues et s'élever des bâtiments administratifs furent affectés à la construction de villas et du Cercle Sportif.

Dès sa venue, en Indochine, M. le Gouverneur Général Brévié, frappé par le

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



manque d'esthétique du mur de clôture ceinturant le terrain dit « de l'ancienne poudrière », situé en bordure du rond-point Puginier et de l'avenue Brière-de-l'Isle, et aussi poussé par le désir de mettre en évidence la délicieuse pagode de Mot-Cot, cachée par ce mur de clôture et d'un accès difficile, demanda au Service central d'Urbanisme de procéder à une nouvelle étude du plan d'aménagement du quartier du Gouvernement général dans le cadre du plan Hébrard.

Une maquette en relief de ce quartier a été exposée dans le Pavillon des Travaux Publics à la Foire de Hanoi en 1938. La composition d'ensemble du plan se développe de chaque côté d'une avenue centrale (axe principal de composition) traversant le Jardin botanique et la Citadelle et reliant par une suite de jardins la ville commerçante annamite au quartier du Gouvernement général.

Le portique tout récemment construit qui entoure le rond-point Puginier (rotule de composition) est la réplique architecturale du poste de garde et de l'entrée du Gouvernement général.

La conception et la réalisation des jardins sur lesquels s'ouvre le portique sont l'œuvre de M. Chaucot, chef du Service des Plantations municipales.

***

C'est à l'initiative de l'Amiral Decoux que l'on doit la mise en œuvre d'une partie de ce projet dont l'exécution fut décidée dans un double but, d'embellissement et d'assainissement.



La Pagode Một-Cột.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LES MOIS
DE LA RÉGION DE DJIRING



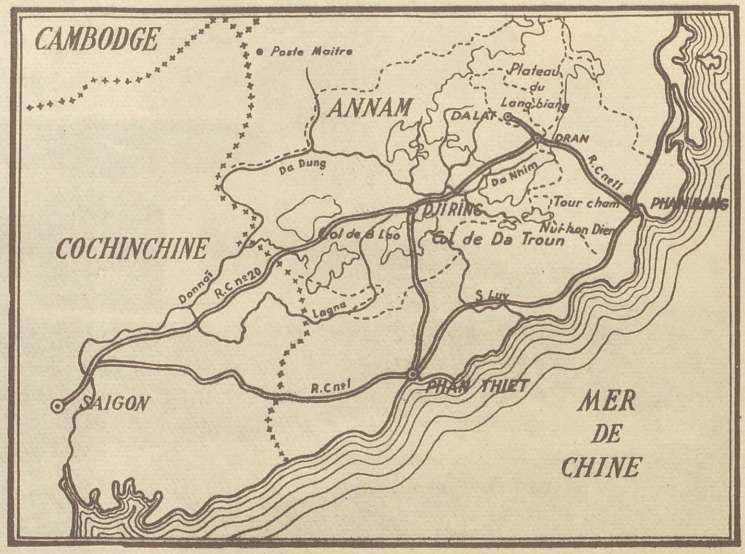


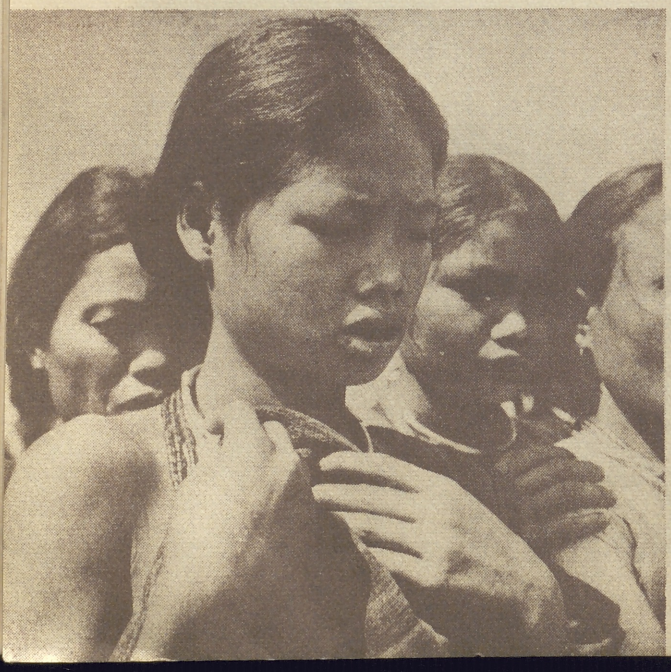
Photo HESBAY.

Types Moïs de Djiring.



Maison Moï.

Photo HESBAY.





Aspect de la région de Djiring.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Les Moïs de la Région de Djiring

par Mgr CASSAIGNE,
Vicaire apostolique de Saigon.

(Ces notes sont extraites d'une très intéressante conférence que Mgr Cassaigne a prononcée à Saigon, le 3 janvier 1943, en présence de M. le Gouverneur Général.)

JE vais vous conduire dans un curieux pays qui, à la fin du siècle dernier, n'était guère représenté sur les cartes d'Extrême-Orient que par ces mots : « terres incultes, peuplades sauvages ».

Les tribus Koho, Ma et Câu Sorê, les seules que je connaisse, constituent la province du Haut-Donnaï, dont le centre est Djiring.

Presque tous les Saigonnais connaissent Djiring, ce petit centre accueillant, étape recommandée avant la montée vers Dalat, mais peu en connaissent l'histoire.

Le premier Européen qui traversa le plateau de Djiring fut le P. Vuillaume, missionnaire à Phan-rang, qui s'échappa dans la montagne, pour fuir la persécution qui sévissait en Annam, en l'année 1865. En 1890, le docteur Yersin excursionna en pays Moï, où il devait revenir quelques années plus tard accompagné du P. Robert, actuel Supérieur de la Société des Missions Etrangères de Paris ; ces deux hardis pionniers recherchaient un plateau, pour y fonder une station climatérique, et c'est à eux que nous devons d'avoir aujourd'hui Dalat.

Vers 1900 fut construite la délégation de Djiring, qui eut M. Ernest Outrey, devenu depuis député de la Cochinchine, comme premier Résident. A noter qu'à cette époque, aucune route ne reliait le plateau du Brah-lang à la côte ; la résidence de Djiring fut construite avec des matériaux apportés à dos d'homme de Phan-thiêt. Ce fut en 1910, au temps où M. Cunhac était délégué à Djiring, que fut achevée la route de Phan-thiêt, qui coûta la vie à de nombreux coolies, et à deux Français, ingénieurs des Travaux Publics, qui ne purent résister à l'insalubrité du climat paludéen. Enfin, la route directe, reliant Saigon à Dalat par le col de Blao, fut ouverte au trafic en juillet 1932.

***

Le sauvage Koho ou Ma, est grand, parfaitement droit, robuste ; chez lui on ne rencontre pas de nains, gens rabougris ou boiteux.

Rien ne rapproche ces hommes au teint de brique, de leurs voisins annamites, aspect physique, mœurs, langage, tout est différent.

Ces peuplades, refoulées au cours des âges par les envahisseurs, étaient certainement à l'origine, les véritables autochtones de la péninsule.

Ils ignorent non seulement notre civilisation occidentale, mais les croyances animistes des uns, les préceptes bouddhiques des autres, et n'adorent que les génies du Ciel et de la Terre ; ils sont en somme pour l'Indo-Chine, ce que sont les Peaux-Rouges des réserves de l'Ouest pour les U. S. A.

Des sauvages direz-vous ; on ne peut le nier, leur idiome, leurs coutumes, leur vêtement, prouvent qu'ils sont bien des barbares, encore faut-il être certain que cette barbarie n'est pas à certains égards, supérieure à notre civilisation.

Ainsi, un petit détail au passage : il est établi que lorsqu'un sorcier guérit un malade, il doit recevoir en paiement, suivant la gravité du cas : un poulet, un porc ou un buffle ; rien de plus juste ; mais si le malade succombe, c'est son médecin qui doit offrir à la famille à titre d'indemnité : un turban, une pipe, un collier, qu'on déposera dans le cercueil ; ne trouvez-vous pas cette coutume excellente ? Et comme les clients sont plus nombreux que les docteurs, je suis convaincu que vous vous rallierez à mon opinion.

Je dois ajouter que les médecins Moïs ont beaucoup à apprendre ; ainsi quand, au lieu d'ausculter un malade, ils saignent un poulet à la manière des aruspices, et regardent comment sont tournées les pattes, on peut se demander s'ils sont dans le vrai ; pas plus qu'il n'est de foi de croire aux vertus des os de félins pris en infusion, ni aux bienfaits des frictions de boyaux de tigre, mais il faut reconnaître que cela guérit parfois.

De même, quand le sorcier croit que la maladie est causée par la présence d'un mauvais génie, on procède à l'exorcisme en flagellant le malade, et la plupart du temps, avant le quinzième coup de rotin, le malade éprouve du mieux, ou du moins il le crie si fort, qu'on est bien forcé de le croire.

TRADITIONS

Les primitifs du monde entier ont gardé un souvenir identique des débuts de l'humanité ;

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

les Moïs, qui n'ont jamais eu de contact avec d'autres races, qui n'avaient jamais entendu parler de la Bible, se sont cependant transmis de génération en génération, l'histoire du Déluge, de la Tour de Babel, de la dispersion des races, racontées à leur manière, en adaptant à leur cadre primitif les événements et les personnages.

DELUGE

Autrefois, dans les commencements, le milan se prit de querelle avec le crabe, et lui donna un si fort coup de bec sur le dos, que la carapace en fut percée ; le crabe voulut se venger, mais comment atteindre le milan qui se cachait dans les nuages ; le crustacé fit gonfler les eaux de la mer et des fleuves, tant et si bien qu'elles s'élevèrent jusqu'au ciel. Tous les êtres animés périrent, sauf deux personnes qui se réfugièrent dans une grande caisse et enfermèrent avec elles un couple de chaque espèce d'animaux.

L'inondation dura sept jours et sept nuits ; au bout de ce temps, le Noé moï entendit une poule chanter au dehors ; c'était le « lang » qui avait envoyé cette poule pour avertir les ancêtres qu'ils pouvaient sortir. Comme un capitaine quitte son navire après que tout le monde a débarqué, Noé donna la volée à tous les oiseaux contenus dans la grosse caisse, et les autres animaux voyant la porte ouverte, en profitèrent pour prendre la clef des champs.

C'était l'époque des semailles, mais nos deux ancêtres avaient pilé et mangé tout le riz contenu dans l'arche ; comment vivre dans la suite ; la semence était perdue ; tous deux se livraient à des réflexions très philosophiques mais fort peu gaies, sur la nécessité de mourir de faim, quand ils s'entendirent appeler par leur nom ; la voix semblait sortir de terre ; l'homme regarde à ses pieds et voit une petite fourmi qui apportait dans ses mandibules deux grains de riz de la part du lang ; à l'instant même, le grand-père du genre humain planta la merveilleuse graine, et le lendemain matin, la plaine était couverte d'une riche moisson, d'un riz superbe dont un seul grain suffisait pour remplir la marmite.

Quelques jours après, le grand-père à la caisse se mit à boire du vin de riz, il en but tant et tant, qu'il s'enivra, et étant tout nu, tomba dans un profond sommeil ; le voyant dans cet état, son fils aîné se moqua de lui et courut dévoiler le fait à ses frères ; mais le cadet blâma l'aîné et couvrit son père d'une feuille de bananier ; quant au troisième, il fit mieux encore, il prit une couverture et, en détournant la tête, il la jeta sur son père. A son réveil, se voyant dans cette posture, celui-ci demanda des explications ; en apprenant ce qui s'était passé, il se mit en colère, dépouilla son fils aîné de ses habits et le chassa dans la forêt ; c'est de lui que descendent les races moïs qui n'ont pas d'habits ; les deux autres fils du grand-père, furent les ancêtres des Annamites et des Laotiens.

TOUR DE BABEL

C'est au pays moï que se trouve le centre de la terre, c'est là, en effet, que débarquèrent les ancêtres du genre humain après le déluge ; mais dans la suite, les hommes devenus trop nombreux, élevèrent la tour de la dispersion ; elle était en bambou et si haute, qu'on devait en maintenir le sommet avec de longues cordes faites avec des lianes.

Un héraut y monta pour explorer en regard tout l'univers : « Au levant, cria-t-il, je vois une grande plaine près de la mer ; j'en vois une autre au couchant, près d'un grand fleuve ».

Il ne put en dire plus long, car à ce moment même la tour s'écroula et il tomba mort : pressés de gagner les premiers ces régions enchantées, Annamites et Laotiens avaient lâché toutes les cordes ; les Moïs, nonchalants par nature, s'amusaient à croquer de la canne à sucre et n'avaient rien entendu ; quand ils voulurent écouter, il était trop tard ; ne sachant de quels côtés diriger leurs pas, force leur fut de rester dans le pays.

LEGENDE DE L'ECRITURE

Quand le lang décida d'apprendre aux humains à écrire, il les pria d'apporter un stylet et des feuilles de bananier pour y tracer les caractères ; les Annamites et les Laotiens, toujours débrouillards, prirent toutes les feuilles de bananier, tandis que les Moïs, toujours paresseux, s'étaient levés en retard.

Qu'à cela ne tienne, le chef Moï prit son arbalète, se rendit dans la forêt proche, tua un cerf, on le dépouilla, et sur la peau on traça la première leçon des caractères d'écriture.

Le lendemain matin, quand le lang revint pour la deuxième leçon d'écriture, les Moïs cherchèrent en vain la peau de cerf de la veille, mais toujours paresseux, ils l'avaient laissée dehors et, pendant la nuit, les chiens l'avaient mangée ; le lang, irrité, les chassa en leur disant : « Vous êtes des paresseux, vous ne saurez jamais écrire ».

Ne pensez-vous pas, quelle chance pour les écoliers moïs !

LA VIE FAMILIALE

Les Moïs ne connaissent pas leur âge, pas plus d'ailleurs qu'ils ne se connaissent eux-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

mêmes, ne s'étant jamais regardés dans une glace.

Au moment de la naissance, aucune cérémonie ; sept jours après les couches la femme moï reprend ses fatigantes occupations ; le bébé est placé dans une couverture que la mère s'attache aux épaules, les jambes du bambin pendent de chaque côté du buste, et c'est dans cette position qu'il passera ses journées, balloté par les mouvements qu'exige le travail de sa nourrice.

MARIAGE

Le mariage, qui se fait avec solennité, est précédé des fiançailles ; le contrat de mariage est considéré comme chose sacrée ; le divorce est toléré dans le cas de stérilité et dans des cas rares de mésentente, mais il en coûte si cher de divorcer, une amende de six buffles à la partie qui fait défaut, que les Moïs hésitent avant d'entamer la procédure.

Comme chez les Koho et les Ma, nous sommes en pays de matriarcat ; c'est toujours la jeune fille qui demande le jeune homme en mariage et, après les épousailles, le jeune homme quittera sa famille pour aller habiter avec les parents de sa femme.

La cérémonie du mariage donne lieu à une grande fête : le sorcier ou, à son défaut, la maîtresse de maison, supplie les génies de bénir les nouveaux époux ; pour cela, on mêle du sang de la bête sacrifiée — jeune buffle, porc ou poules — a du vin de riz, puis après avoir prononcé une incantation aux génies du foyer, on trempe dans ce mélange les pieds des deux conjoints ; le mariage est conclu, et la fête se termine par une beuverie générale, qui dure aussi longtemps qu'il y a de jarres de vin de riz à liquider.

Au moment du mariage, les parents du jeune homme reçoivent de leur bru : un buffle, des gongs, des jarres, en compensation du fils qui les a quittés.

Comme c'est la femme qui possède, le mari n'a le droit d'aliéner les biens qu'avec l'autorisation de son épouse ; c'est la femme qui commande, mais on ne peut pourtant pas dire qu'elle porte culotte, puisque son mari lui-même n'en a pas.

Au moment de la mort de l'épouse, le veuf regagne sa famille, sans avoir droit a aucun des biens d'héritage ; les enfants restent avec leurs grands-parents maternels, et seules les filles héritent ; dans le cas où il n'y aurait que des garçons, ces derniers ne reçoivent rien du patrimoine maternel, l'héritage est tout entier dévolu, soit aux sœurs, soit aux nièces de la défunte.

FUNERAILLES

Elles ont lieu trois ou quatre jours après la mort.

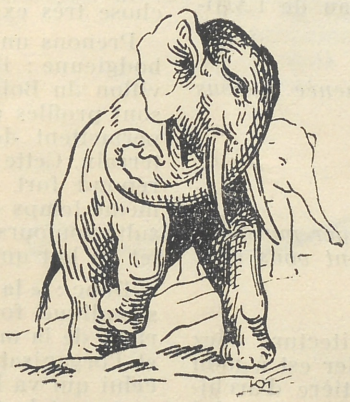
Le premier jour, les voisins, les amis viennent congratuler la famille, et boire à la jarre.

Le deuxième jour, les jeunes gens du village vont dans la forêt creuser un cercueil dans un tronc d'arbre, et sur ce cercueil, ils peindront de grossières images, avec le sang de la bête immolée à l'occasion des funérailles ; pendant ce temps-là, les parents et invités continuent à liquider des jarres.

Le troisième jour, le cadavre est mis dans le cercueil, tandis que l'assistance geint et pleure, avec d'autant plus de conviction que les libations ont été plus copieuses.

Enfin le quatrième jour au matin, on se rend en cortège dans la forêt pour l'inhumation. S'il s'agit d'une personne mariée, pendant le trajet de la maison mortuaire au cimetière, le veuf ou la veuve, montent à califourchon sur le cercueil, ce qui donne lieu a des scènes épiques quand les porteurs ont un peu trop bu.

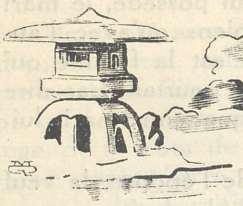
(A suivre.)



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

AUX ÉCOUTES DE RADIO SAIGON

Madame Perriand nous parle du JAPON



Ce sont presque toujours des hommes auxquels nous demandons de venir s'exprimer au micro de Radio-Saigon. Cependant l'Indochine a chez elle ou voit passer bien des femmes dont il serait intéressant d'avoir les idées et que le public doit connaître. C'est le cas de Mme Perriand, arrivée à Saigon il y a quelques semaines, et qui va s'occuper de l'Artisanat.

Avant de lui donner la parole, Mme Perriand me permettra de dire à nos auditeurs qu'elle est très jeune, qu'elle est blonde et que son teint a cette couleur d'Europe que le climat indochinois ne nous montre pas souvent...

Mme PERRIAND. — Vous n'êtes pas très encourageant... Vous me faites penser que je vais perdre cette couleur que j'ai cultivée avec tant de soin à la pratique de plein air et du ski au Japon !

DEMANDE. — *Est-ce que vous arrivez des sports d'hiver ?*

RÉPONSE. — Malheureusement j'arrive seulement du froid et je suis partie du Japon la veille du jour où je devais commencer mon séjour à Shiga, une des stations les plus sympathiques de sports d'hiver dans ce pays et où j'avais retenu ma chambre. Mais je profite quand même du froid japonais car je suis partie avec manteaux, fourrures, pull-over pour arriver à Saigon par avion une journée et demie plus tard, et où j'ai trouvé sans transition un climat paraissant terriblement chaud !

D. — *Chère madame, vous êtes un peu injuste pour notre hiver saigonnais, peut-être insuffisant pour faire du ski mais que nous trouvons bien assez froid comme cela. Nous voudrions d'abord connaître votre programme dans notre colonie ?*

R. — Je n'ai pas encore de programme. Je visite, je prends contact avec l'Indochine, mais déjà je pense à collaborer à un renouveau de l'Artisanat d'Art.

D. — *Comment avez-vous été amenée à vous occuper d'artisanat ?*

R. — A vrai dire, par le Japon...

D. — *Alors, madame, je vais allonger ma question, je vais vous demander comment vous avez été amenée au Japon ?*

R. — J'ai fait mes études d'architecture chez Le Corbusier, à Paris, et Le Corbusier est à mon sens le plus grand novateur en matière d'architecture et d'urbanisme de notre époque. Chez lui passaient des étudiants de diverses parties du monde pour compléter leurs études et connaître de plus près ce qu'ils avaient lu dans ses livres. J'ai fait ainsi la connaissance d'étudiants venant du Japon. De retour chez eux, au début de la guerre, en février 1940, ils m'ont fait appeler comme Conseillère de l'Art décoratif près du ministère impérial du Commerce et de l'Industrie au Japon.

D. — *Avant que nous passions à votre séjour au Japon, voulez-vous nous dire quelques mots de Le Corbusier ?*

R. — Le Corbusier, comme je l'ai déjà dit, est un grand novateur et comme novateur est très aimé ou très combattu. Son idée absolue est que chaque siècle qui a quelque chose à dire s'exprime avec ses propres moyens techniques, ses connaissances et son idéologie, et que l'Egypte, la Grèce, les Cathédrales, Versailles, furent modernes. La vraie tradition est donc de créer dans son temps et il faut avouer que notre temps est magnifique en possibilités et en transformations.

D. — *Disons qu'il le sera surtout après la guerre.*

R. — Mais les possibilités existent dès à présent.

Le Corbusier a dit : « La maison est une machine à habiter ». On le lui a beaucoup reproché. Mais pourquoi pas ? Une machine est exacte, rigoureuse, elle répond à son besoin d'être. Prenons maintenant un exemple dans la nature... certains coquillages dont les coquilles s'emboîtent parfaitement.

D. — *Je ne suis tout de même pas un homard !*

R. — Mais nous parlons de maison et non pas d'homme. Votre organisme est aussi d'ailleurs une chose très exacte.

Prenons un autre exemple... : la charrette cambodgienne ; il y en a une à l'Exposition au pavillon du Bois. Tous les éléments de la charrette sont profilés et les bœufs placés devant les roues permettent de passer aisément les obstacles du terrain. Cette charrette est souple, organique, elle répond fort bien à son usage, au pays, et en même temps elle est belle, de cette beauté qui résulte toujours de la parfaite adaptation d'un objet au but qu'il doit remplir.

Donc : « la maison est une machine à habiter » s'explique fort bien. Pour Le Corbusier, l'extérieur de la maison découle du plan. Le plan dicte et l'organisation de ce plan est en rapport avec celui qui va l'habiter, répond à ses besoins, à ses gestes, et la façade est le résultat du plan.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Mais vous me faites faire une longue digression sur le Corbusier et je tiens à dire quelques mots de mon séjour au Japon.

Trois raisons me font apprécier ce pays.

La première : mon travail.

Dès mon arrivée, on me fit un programme de visites pour connaître ce pays et avoir une vraie notion de la culture japonaise. J'ai été ensuite amenée à conseiller la production d'aujourd'hui et orientais cette production et faisais des conférences dans les différents instituts pour le développement de l'Artisanat. Pour conclure, je préparais une exposition sur les thèmes suivants : sélection, tradition, création, et, par elle, j'entrai en contact direct avec la réalité.

A cette occasion, je fis la connaissance et je travaillai avec les artisans qui sont en vérité de très grands maîtres, ayant une grande conscience professionnelle. J'aimerais avoir sur moi certaines lettres et vous les lire. Ainsi tel artisan à qui j'ai donné un dessin d'enfant pour lui demander de le traduire en grande tenture murale. Sa lettre m'expliquait tous ses efforts pour conserver le sentiment primitif de l'enfant : recherche du grain de la toile, tissage de la toile, broderie pour appuyer certains traits, recherche des meilleurs brodeurs, et, pour conclure, il espérait que tous ses efforts, quoique imparfaits, traduiraient quand même au mieux l'œuvre que j'avais bien voulu lui confier. C'est un exemple parmi tant d'autres.

D. — *Vous nous avez dit que vous aimiez le Japon pour trois raisons ?*

R. — La deuxième, c'est la nature même du pays.

Vous ne pouvez pas imaginer le Japon. En partant à la chasse au faisan, on arrive dans de jolies petites rizières encaissées dans des collines boisées de bambous, avec les maisons paysannes aux toits de chaume, bien orientées, se chauffant au soleil d'automne.

Partant à la mer, à la montagne, on trouve des « ozen » partout. Ces ozen sont des sources d'eau chaude, ferrugineuses ou sulfureuses. Imaginez encore à skis des sommets de 3.000 à 3.500 mètres... Belle neige ! beau ciel ! et, après la descente, on lâche les skis, on lâche les vêtements... et on se plonge dans une de ces sources d'eau chaude fumant dans la neige. Puis découverte de petites auberges japonaises, toujours bien situées dans la nature, et très pittoresques.

D. — *Et la troisième raison ?*

R. — Ce sont les amis très sympathiques que j'ai rencontrés au Japon, Français ou Japonais, qui m'ont permis de courir dans le pays, de le connaître et de l'apprécier. Au cours de ces randonnées, j'ai pu mesurer la grande sensibilité japonaise, imperceptible, raffinée, discrète, se manifestant sous des formes multiples. Par exemple, un artisan m'a invitée à passer non pas une soirée, mais quinze, en me promettant chaque fois une ambiance nouvelle, en changeant le kakémono, l'objet d'art et l'arrangement des fleurs, et me fit servir le dîner dans des plats constamment renouvelés.

D. — *Somme toute, votre séjour ne vous a laissé que de bons souvenirs ?*

R. — C'est exactement cela. Par ailleurs, lorsque je vais dans un pays, c'est pour y rechercher non pas ce qu'il peut y avoir de désagréable, mais au contraire toute la source de beauté qu'il contient.

D. — *J'espère que vous appliquerez ce même principe à l'Indochine ? D'abord, comment y êtes-vous venue ?*

R. — Il m'a fallu des circonstances particulières, et le désir de me replonger dans un milieu français, avec l'espoir d'y être utile et d'y faire du bon travail. Je suis venue ici parce que l'Amiral m'a demandée et parce que je crois en ce qu'il fait. Je suis arrivée il y a un mois et j'ai visité les écoles d'art de Cochinchine, les musées, Angkor. Partout, j'ai senti une réelle sympathie et j'ai aussi l'espoir de faire un bon travail d'équipe et comme thème de renouveler l'Artisanat d'art et répondre aux nouveaux besoins de l'Indochine.

L'année dernière, à mon passage en Indochine, j'ai visité la Foire d'Hanoi. Cette fois, j'ai eu la chance d'arriver pour celle de Saigon et j'ai constaté dans la présentation d'ensemble, dans l'architecture, beaucoup plus d'ampleur. S'il y a des critiques, qu'on se dise que lorsque quelqu'un arrive de l'extérieur et voit ce travail réalisé avec les seuls moyens dont dispose aujourd'hui l'Indochine, on a une impression de magnifique vitalité.

Vous souvenez-vous d'un pays qui avec les mêmes épreuves, avant même d'en voir la fin, ait donné un tel exemple de foi en l'avenir ?

J'avais commencé cet interview en vous parlant de Le Corbusier. Je le finirai en vous disant que Le Corbusier participe actuellement à une publication dont le titre est *Construire la France*... Mais l'Indochine ?... c'est une partie de la France.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

La semaine dans le monde

DU 23 FÉVRIER AU 2 MARS 1943

LES OPÉRATIONS EN ASIE ET EN OCÉANIE

Pacifique.

Le Quartier général allié dans le sud-ouest du Pacifique a annoncé que Port-Moresby avait été bombardé à deux reprises, le 23 février et le 28 février, par l'aviation nippone. Par ailleurs, selon une information du département de la marine américaine, l'aviation japonaise a bombardé l'île de Esperitu-Santo et l'aérodrome de Guadalcanal le 22 février.

Chine.

Des unités de l'armée japonaise ont débarqué le 16 février dans la péninsule de Leichow. Suikai était pris le 19 février. Le 21 février, les troupes japonaises faisaient leur entrée dans la concession française de Kouang-tchéou-Wan, en accord avec le Gouvernement français. L'action japonaise sur Leichow trouve sa justification dans les raisons suivantes : 1° empêcher les armées de Chungking d'occuper les bases aériennes de la péninsule et d'employer celle-ci comme base d'opérations futures pour couper les lignes de communications du Japon avec les régions du Sud ; 2° intercepter une route éventuelle de contrebande vers Chungking.

Au Kiangsi, les troupes japonaises ont occupé Kao-An, quartier général de la 3e armée, le 23 février ; elles poursuivent l'ennemi en fuite vers le sud-ouest de la ville.

Toute la province de Hupeh, qui faisaient partie de la 6e zone de guerre de Chungking, est maintenant entre les mains des Japonais à la suite des récentes opérations dans la région de Miengang. Cette conquête aura deux conséquences importantes, à savoir : l'extension de la zone de paix sous le contrôle de Nankin et le renforcement de la position stratégique de l'armée japonaise dans ces parages ; le contrôle du fleuve Yangtzé entre Ichang Shashi et Yochow par les troupes japonaises obligera l'ennemi à se retirer vers l'ouest et dégagera la voie fluviale du Yangtzé jusqu'à Ichang.

Etant donné le grand nombre de voies de communications dans cette région, cette nouvelle occupation japonaise est une menace pour le reste de la 6e zone de guerre ennemie et l'on peut s'attendre à d'autres opérations de pression contre Chungking.

L'aviation japonaise a été très active dans la dernière semaine du mois de février, notamment au-dessus des zones de combat du Kiangsu, du Hupeh, du Kiangsi et au Yunnan.

Birmanie.

Dans le but d'enrayer une tentative d'envahissement par les Anglo-Indous de la région de Hukowng, au nord de la Myitkyina, des unités japonaises se sont dirigées vers le Nord de la Birmanie, sur le cours inférieur de la rivière Chindwin, et ont combattu avec succès les éléments ennemis.

Certains indices, notamment la fréquence accrue des opérations aériennes et des transports entre Kumming et les Indes, opérations combinées avec le mouvement des forces terrestres chinoises dans la province du Yunnan, permettent de prévoir que les Anglo-Indiens auraient l'intention d'envahir la Birmanie dans un proche avenir. Pour obvier à cette situation, les unités aériennes japonaises ont pris l'offensive sur les bases aériennes de Tinsukia (dans l'ouest d'Assam).

SUR LES FRONTS D'EUROPE ET D'AFRIQUE

Russie.

La grande offensive soviétique se ralentit depuis quelque temps et les Allemands sont passés à la contre-attaque dans certains secteurs. Il faut compter parmi les principales raisons : la résistance plus opiniâtre des Allemands et la date inhabituellement prématurée du dégel dans les régions intéressées.

Deux grandes batailles font rage dans le secteur méridional du front germano-russe. La première, dans la région située à l'ouest de la voie ferrée Koursk-Kharkov, où les éléments avancés de l'Armée Rouge sont arrêtés par la résistance farouche des forces allemandes.

La seconde a lieu dans le bassin du Donetz où les Allemands, lançant de nombreuses contre-attaques dans le sud-ouest de Izium, ont détruit le corps de tanks du général Popoff, qui tentait de percer vers la boucle du Dnieper, et repris Lozovaya, Barvenkovo et Kramatorskaya.

Timochenko aurait lancé une nouvelle offensive dans le nord du front germano-russe et annoncé la prise de Demiansk.

Au Kouban, les Allemands tiennent toujours une tête de pont formée par le cours inférieur de la rivière Kouban et la presqu'île de Taman. La bataille pour Novorossisk continue.

Tunisie.

Aux confins tunisiens, les éléments avancés de la VIIIe Armée sont entrés en contact avec les troupes italo-allemandes dans la région au sud de la ligne Mareth.

Dans le secteur central, les troupes allemandes continuent à battre en retraite dans la région de Kasserine. Les Alliés auraient réoccupé Feriana.

Dans le secteur nord, les Allemands ont passé à l'offensive sur un large front, de la côte du cap Serrat, jusqu'à Djebel Mansour. Des troupes de l'Axe se sont infiltrées entre Mateur et Beja.

EN FRANCE

Un Conseil supérieur, composé d'un personnel compétent en matière d'éducation et de formation professionnelle, qui sera présidé par le ministre de l'Education Nationale, donnera son avis sur les questions intéressant le service obligatoire du travail. Celui-ci aura un but social et civique ; il est appelé à jouer un rôle de premier plan dans la formation de la Jeunesse et le choix du ministre de l'Education Nationale comme conseiller dans les questions intéressant cette nouvelle mesure montre assez dans quel esprit cette œuvre sera poursuivie. Par ailleurs, l'obligation d'envoyer un contingent de main-d'œuvre en Allemagne répond aux conditions dans lesquelles s'édifie l'Europe nouvelle. Les événements se sont déroulés de telle façon qu'à l'heure présente vainqueur et vaincu se trouvent également menacés et que le sort même de l'Europe est en jeu. Ou l'Europe sombrera sous les coups du bolchevisme et toutes les nations du vieux monde seront nivelées et soumises à une même loi tyrannique ou l'Europe survivra bien que différente de celle que nos pères et nous-mêmes avons connue,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

REVUE DE LA PRESSE INDOCHINOISE

DANS LE MONDE

Le prestige de la France.

L'*Opinion* du 18 février 1943 souligne comment, malgré les malheurs qui l'ont frappée, la France retournant à ses sources les plus authentiques, à la terre, aux maîtres de sa pensée, est en train de revivre d'une vie profonde qui rayonnera demain.

Qu'on ne s'y trompe pas. L'Europe a toujours un œil fixé sur notre pays, qui reste une pièce maîtresse du vieux continent. Même en dehors de l'Europe, l'influence morale et spirituelle de la France n'a en réalité rien perdu de sa force.

(OPINION du 18 février 1943.)

L'œuvre de Thierry Maulnier.

Il n'est pas de livre qui ait eu en Indochine une action plus profonde et plus large que l'édition des articles de Thierry Maulnier sur la Révolution Nationale.

Magistrale paraphrase de la pensée du Maréchal, cette œuvre, qui ne pouvait éloigner personne, a rencontré une approbation unanime : seuls ceux qui, dans leur cœur, auraient cessé d'être Français, auraient pu se soustraire à la logique victorieuse de l'auteur, à la logique des espérances qu'elle nous ouvre.

Ce qui fait l'originalité de la pensée de Thierry Maulnier n'est pas seulement la perspicacité de ses vues politiques, c'est aussi et surtout un sens aigu des valeurs philosophiques et pratiques, une aptitude particulière à saisir les contraires, à en extraire l'essence, à les comparer entre eux et à voir dans quelle mesure on peut les concilier pour le plus grand bien du gouvernement des hommes.

Le grand mot de Thierry Maulnier, c'est le mot conciliation que lui-même oppose à modération, à demi-mesure et à concession, écrit notre confrère Indochine.

On sent tout au long de ses articles la constante préoccupation d'une synthèse féconde des éléments que leur nature même oppose, mais qui sont cependant constitutifs du climat national.

(FRANCE-ANNAM du 19 février 1943.)

La France n'était pas morte : elle était paralysée. Guérissons-la. Libérons-la des liens qu'elle s'était créés elle-même.

L'évolution du roman social.

Evoquant la naissance du roman social, sa justification et aussi ses exagérations, Pierre Hubermont écrit dans l'*Action* :

En vérité, tout roman n'est-il pas « social » par la force des choses ?

et évoquant Balzac, l'auteur ajoute:

L'âge d'or du véritable roman social, ce n'est pas 1880, mais bien 1840.

Est-ce à dire que le roman « social » ait fini sa carrière ? Il la poursuit, au contraire, avec des fortunes diverses et des moyens renouvelés.

et continue ainsi :

La publication des romans « sociaux » de Jules Romains et de Georges Duhamel a coïncidé avec l'éclosion d'une nouvelle forme de littérature dite sociale.

L'auteur conclut :

Le style lui-même se transforme. La « tranche de vie » a fait place au reportage vivant et direct. L'écrivain va droit au but. Le roman social nouveau ne méconnaît pas l'aventure, individuelle ou collective. On peut, par exemple, parler de « roman social d'aventures », à propos de certains livres de Malraux et particulièrement de la Condition humaine, *du* Temps du Mépris *et des* Conquérants.

L'individu retrouve sa place au sein du collectif. Sans doute, n'est-ce plus pour triompher par ses propres moyens, comme chez Balzac, ni pour s'agglutiner au magma informe des foules, comme chez Zola. Dans le Voyage au bout de la nuit, *nous le voyons bafoué, toujours piteux sinon pitoyable. Il en est de même dans le* Sang noir, *roman collectif dans lequel l'individu a sa place bien marquée.*

Le roman social nouveau est une protestation véhémente contre la condition *qui est faite aux hommes. Il tend à restaurer une notion juste du rôle de l'individu au sein de la société.*

(ACTION du 25 février 1943.)

L'Apothéose de l'Exposition de Saigon.

Elle fut une magnifique leçon de vie nationale, parmi cent autres que le génie français allié aux forces constructives indochinoises, propose aux énergies de ce pays. Celles-ci continuent leurs efforts patients et résolus, quelles que puissent être les tristesses de l'heure, assurées de contribuer à la pérennité et au succès d'une œuvre belle et noble entre toutes : l'œuvre franco-indochinoise placée sous le signe de la Révolution Nationale.

(FRANCE-ANNAM du 24 février 1943.)

Inaugurée par le Vice-Amiral d'Escadre Decoux sous les plus brillants auspices, la Foire-Exposition a remporté deux mois durant un succès constant. Des milliers, que disons-nous, des centaines de milliers de visiteurs auront eu, grâce à cette initiative hardie du Chef de la Fédération et de l'Equipe qui se forma à son appel, la claire notion de la part prise par l'Indochine, sous l'égide de la France, dans toutes les branches de l'activité humaine.

Pour beaucoup ce fut une révélation. Il n'est pas de meilleure propagande car elle ne consiste plus en vains discours mais en faits, en réalités, en certitudes pour aujourd'hui, en espoirs pour demain.

La Foire-Exposition de Saigon fut, en vérité, l'image même de l'Indochine, fière et sereine dans la tempête, industrieuse et diligente, soutenue par une foi inébranlable en son destin qui est indissolublement lié à celui de la France.

(IMPARTIAL du 22 février 1943.)

En dehors de son caractère moral, spirituel et politique, la Foire apporte encore la certitude d'une réelle synchronisation artisanale et industrielle de toutes les parties de l'Indochine.

Mais cette réalisation a d'autant plus de prix et revêt d'autant plus de sens qu'elle concrétise à nouveau l'Union féconde des Français et des Indochinois dans l'effort commun pour le bien et le progrès du pays.

(VOIX D'EMPIRE du 23 février 1943.)

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Le bilan de l'Année Nhâm-Ngo (1942).

Grâce à la politique poursuivie par le Gouvernement Fédéral indochinois, notre peuple vit dans la tranquillité. Il ne connaît plus les horreurs de la guerre qui continue de plus belle à désorganiser le Monde et il poursuit son évolution sur tous les plans.

L'adoption de la politique de l'économie organisée s'avère salutaire en matière d'agriculture, de production, de commerce intérieur et extérieur, de rationnement des produits divers,

écrit la revue *Thanh-Nghi* dans son numéro de février 1943.

Les mesures prises ont pour but de subvenir aux besoins locaux qui ont souffert des exigences de la guerre, et de pallier aux spéculations, à la hausse du prix de la vie.

Ainsi, les efforts gouvernementaux se traduisent notamment par le développement intensif de la culture des cotonniers, la rénovation de l'Artisanat, l'institution de Commissions de Surveillance des Prix, la réalisation de la Foire-Exposition de Saigon.

Dans le plan gigantesque de grands travaux, il faut comprendre la Cité Universitaire, l'urbanisme des villes de Hanoi et de Saigon-Cholon, l'aménagement hydraulique du Nord-Annam.

Au point de vue moral, un idéal se précise parmi les élites indochinoises : Forts et unis pour servir.

Le mouvement sportif vivifie la Jeunesse ; les stades ont centuplé et des compétitions sportives sont organisées avec magnificence.

Pour considérer le point de vue culturel, des résultats remarquables ont été enregistrés :

Les bases traditionnelles du Viêt-Nam se raffermissent par la rénovation de l'enseignement classique extrême-oriental et l'activité de l'Edition Alexandre-de-Rhodes.

L'équilibre de l'Indochine, son activité croissante dans tous les domaines, sa naissance à la vie fédérale sont les magnifiques fruits de l'effort de tous sous le Gouvernement de Révolution Nationale.

L'évolution de la littérature khmère.

Activité dans tous les domaines, disons-nous. Prenons l'exemple de la littérature khmère.

Avec l'institution du concours de littérature khmère, nous pouvons espérer que l'on aille assister à une rénovation de la littérature khmère et à son adaptation à l'esprit et au goût des temps présents.

A en juger par les résultats du premier concours qui ont été proclamés dernièrement, des écrivains ne manqueraient pas en pays khmer.

Que ces talents se manifestent et qu'on les encourage un tout petit peu, nous assisterons alors à la naissance d'une nouvelle littérature khmère et le pays n'y trouvera qu'à gagner en renom.

(LES NOUVELLES du 22 février 1943.)

Ainsi, la devise « Travail, Famille, Patrie », qui symbolise la Révolution Nationale, s'avère, dans tous les domaines de la fructueuse collaboration franco-indochinoise, génératrice de résultats féconds.

Dans le cathéchisme du Bouddhisme, on trouve les devoirs envers les parents, envers les frères et sœurs, envers les enfants, envers toute la famille. De nombreux « Chbaps », ces précieux recueils de morale traditionnelle, exaltent les vertus de la famille.

C'est parce que vous, jeunes Cambodgiens d'aujourd'hui, pères de famille de demain, vous avez pris la virile décision de suivre les conseils du Maréchal et de faire mieux encore que vos anciens, que vous pouvez être sûrs que la race cambodgienne deviendra chaque jour meilleure et plus forte et que plus que jamais nous pourrons dire bien haut « Srok Khmèr mün del Saun ! »

(RADIO-BULLETIN du 18 février 1943.)

LA VIE INDOCHINOISE

Du 22 février au 1er mars 1943.

LUNDI 22

Saigon. — L'Exposition vient de terminer sa brillante carrière de deux mois. Une dernière cérémonie aux couleurs, suivie de vibrants discours du Chef de la Légion de Cochinchine, et du Gouverneur *p. i.* de la Cochinchine, M. Hoeffel, a eu lieu devant le monument de la France Eternelle. Ces manifestations se terminent par une distribution de diplômes et de prix aux meilleurs ouvriers et artisans de la Foire.

Le chiffre total des entrées a été de 2.040.854 soit 33.000 par jour en moyenne. Les deux derniers jours virent entrer respectivement 38.063 et 41.711 personnes, mais la journée record, peu après l'ouverture, vit passer 61.258 personnes.

Sonla. — Ayant quitté Hanoi pour une inspection dans la Haute-Région en pays Thaï, l'Amiral Decoux arrive à Sonla dans la soirée.

MARDI 23

Lai-chau. — L'Amiral Decoux arrive à Lai-chau, où un accueil chaleureux lui est fait par les populations de la région, et les délégations des diverses races. Dans les chefs-lieux des divers châu, la Jeunesse thai exécute des démonstrations d'ensemble, qui montrent avec quel succès les nouvelles disciplines ont pénétré au plus profond de la Haute-Région.

MERCREDI 24

Hanoi. — Conférence remarquée de Paul Boudet, Directeur des Archives et des Bibliothèques, sur le marquis de Chasseloup-Laubat et la politique coloniale du Second Empire.

SAMEDI 27

Hué. — M. Cœdès, directeur de l'Ecole Française d'Extrême-Orient, fait, en présence des hautes autorités de la capitale, une conférence très applaudie sur le sujet suivant : *Un grand roi du Cambodge, Jayavarman VII.*

LUNDI 1er MARS

Nha-trang. — L'*Indochine* apprend avec une douloureuse émotion la nouvelle de la mort du grand savant Yersin, qui avait consacré à ce pays la plus grande partie de sa longue et illustre carrière. *Indochine* publiera prochainement un article documenté sur l'œuvre du grand savant.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Naissances, Mariages, Décès...

NAISSANCES.

TONKIN

Odile-Christiane, fille de M. France-Joseph Dusserre et de Mme, née Jamin (25 février 1943).

Henri-André-Jean, fils de M. Louis-Pierre-François Boé et de Mme, née Lacoste (21 février 1943).

Lydia-Eliane-Jeanne-Fernande-Dorothée, fille de M. Jean-Léopold-Pierre Mérigot et de Mme, née Larotta (24 février 1943).

Robert-Albert-Roland, fils de M. Auguste-Albert-Pierre Monly et de Mme, née Cambonie (21 février 1943).

Charles-Edouard-Henri, fils de M. et de Mme C.-E. Anthony (24 février 1943).

Christian-Jean-Marie-Joseph, fils de M. Louis-Adrien Manent et de Mme, née Borel (28 février 1943).

Christiane-Anne-Marie, fille de M. Sizaret et de Mme, née Voisin (28 février 1943).

COCHINCHINE

Camille-Omer, fils de M. et de Mme Lam-thanh-Phuong (26 février 1943).

Gilles-Robert, fils de M. et de Mme Maurice Achard (18 février 1943).

François-Eugène, fils de M. et de Mme Emmanuel Monpellier (19 février 1943).

Denise-Gisèle-Geneviève-Odette, fille de M. et de Mme Louis Léopold (21 février 1943).

Dominique-Joseph, fils de M. et de Mme Maurice Lejeune (21 février 1943).

Pierre-François-Augustin, fils de M. et de Mme Louis Motais de Narbonne (21 février 1943).

FIANÇAILLES.

TONKIN

M. Marcel-Marie Le Rouzic avec Mlle Antoinette-Jacqueline-Alexandrine Lucas.

COCHINCHINE

M. Jean-Pierre Burelle avec Mlle Yvonne Cautillet.

CAMBODGE

M. Félix-Antoine Bastiani avec Mlle Eugénie-Yvonne Pianet.

MARIAGES.

TONKIN

M. Pierre Dardillac avec Mlle Georgette l'Hostis (27 février 1943).

M. Phan-van-Khoa avec Mlle Nguyen-tang-Phu (28 février 1943).

DÉCÈS.

TONKIN

Mme Marguerite Larrivière, née Gironce (22 février 1943).

Sœur Thérèse-Maria (24 février 1943).

M. Bui-dinh-Tinh (1er mars 1943).

M. Bunichi Onishi (21 février 1943).

COCHINCHINE

Mme Conjondarsamy, née Dominique Aroquiamarie Rayal (24 février 1943).



~ **N. D. H..., Thanh-hoa.** — Il y a des années, nous voulons dire avant 1939, vous pouviez acheter une voiture à tempérament, pour quelques dizaines de piastres par mois. Mais, même en cet âge d'or, il n'était pas d'usage de s'abonner à crédit à une revue. Cette règle est trop sage pour que nous la transgressions ; nous regrettons donc de ne pouvoir vous donner satisfaction.

~ **N. D. K..., Vinh.** — Non, cher lecteur, la « générosité magnanime » que vous nous prêtez si aimablement dans votre lettre ne va pas jusqu'à faire de réduction sur le prix de l'abonnement.

Nous vous demandons si le commerçant en riz vous fait une réduction sur les prix homologués par la Commission ?

~ **B. H..., Saigon.** — Nous n'avons pas parlé de l'Exposition ! Mais, chère Madame, qui vous dites une lectrice assidue, n'avez-vous pas lu notre numéro spécial du 21 janvier qui lui est entièrement consacré ?

~ **P. V..., Hanoi.** — Nous transmettons à notre ami Hesbay — vous avez deviné, ce n'est pas son nom — vos félicitations pour ses photographies qui sont, en effet, remarquables.

Nous regrettons de n'en pouvoir faire autant pour Pierre Verger, qui est probablement en France, ou quelque part dans ce vaste monde, son Rolleiflex sur la poitrine.

~ **H. Z..., Saigon.** — Nous devons avouer notre ignorance. Nous savons que dans certaines régions d'Indochine, certains intoxiqués ont coutume de manger l'opium, mais s'agit-il d'opium brut, d'opium préparé, tel que l'est celui de la Régie, ou d'opium cuit comme la boulette du fumeur ?

Peut-être un de nos lecteurs pourra-t-il nous renseigner.

~ **G. P..., Hanoi.** — Un article remarquable sur la « Hausse des prix en Indochine » a paru dans le « Bulletin Economique de l'Indochine », fascicule I, de 1942.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

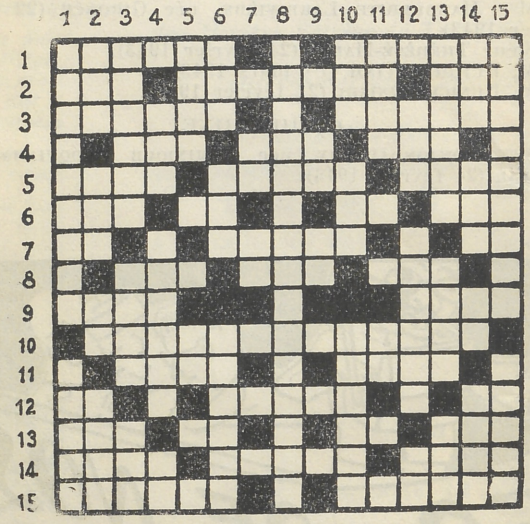
Avec une objectivité dont nous ne saurions trop le louer, l'auteur passe en revue les causes de la hausse des prix, hausse qui n'est pas due seulement à des génies malfaisants, comme vous semblez le croire.

~ **R. P..., Nhatrang.** — Nous vous prions de relire très attentivement le « Courrier de nos lecteurs » dans le n° 129 (18 février 1943) de la revue.

~ **Mme Giovansili, Saigon.** — Nous vous remercions de vos compliments. Ils nous font espérer que nous atteignons notre but : faire connaître l'Indochine à tous, et à ceux mêmes qui y vivent.

~ **M. A..., Thakhek.** — Hélas ! cher Monsieur, entre la sortie de l'imprimerie, la remise à la poste et l'arrivée à nos abonnés, il y a des « lecteurs assidus » et des « collectionneurs impénitents » dont les noms n'ont jamais figuré sur nos listes. En général une réclamation à la poste vous permettra de retrouver le numéro « égaré ».

MOTS CROISÉS N° 101



Horizontalement.

1. — Quelquefois violemment ressentie quand on est dans un train — On y gare les trains.
2. — Anagramme d'un fleuve près duquel passent des trains russes — Les trains P.-L.-M. y passent — Le train n'y circule pas.
3. — Le train volant en est une — Intermédiaire.
4. — Il est naturel qu'on le fasse quand on est en train — Adverbe de lieu — Unité qui ne serait guère pratique pour mesurer le travail d'une locomotive.
5. — Attrapée par celle qui court après son train — Regarde passer le train — Anagramme d'un mammifère qui ne voit guère passer les trains.
6. — Pronom personnel — Peut s'entendre dans un train anglais — Dans un train — Dans un chêne.
7. — Abréviation du dictionnaire employée pour le mot « train » — L'élite des mécaniciens des rapides l'est bien — Lettre grecque.
8. — Du train de devant d'un cheval — Compères — Leurs eaux ne risquent pas d'emporter les trains.
9. — Ce que fit avec la sonnette d'alarme une personne attaquée dans un train — Le contrôleur le fait de votre billet.
10. — Mécanisme usité pour les aiguillages des trains.
11. — Ravir — Seguin en est bien un peu celui de la locomotive.
12. — Partie du corps — Il vaut mieux ne pas avoir un tel voisin dans le train — Il en faut pour mener grand train.
13. — Une telle plaine paraît longue à traverser en chemin de fer — Mesure itinéraire pour les trains chinois — Chauffe les trains dans certains pays — N'a pas cours en France.
14. — Ainsi fait généralement la locomotive — Fille de Tantale qui ne connut pas les trains — Diminutif d'un prénom féminin.
15. — Certaine unité de mesure (pluriel) — Commode pour les voyages.

Verticalement.

1. — Pièce de fonte qui reçoit les rails — Fréquents sur les voies ferrées.
2. — Possèdent — Quand l'armée française l'occupa il n'y avait pas de trains — Deux voyelles — Le train le fait de son horaire.
3. — Genre d'hydracharidées (n'est pas dans le *Petit Larousse*) — Fleuve italien — La nôtre est celle du progrès mécanique.
4. — Vous empêche de dormir la nuit dans le train si elle est près de vous — On en trouve dans les trains — Terminaison d'infinitif.
5. — Par elle passent les escarbilles — N'est pas emprunté par les trains.
6. — Ne connut pas les trains — Figure au menu de maisons au train modeste — Droits perçus sur les marchandises dans les ports du Levant.
7. — Affirmation étrangère — D'un verbe gai.
8. — Grâce à elle les trains sont plus propres.
9. — Terminaison d'infinitif — Préposition.
10. — Formule de dédicace des édifices religieux — Les trains circulent nombreux à cette époque — Nettoyer.
11. — Voyageur qui ne connut pas les trains — Pronom personnel.
12. — Un chauffeur de train doit l'être — Sur toutes les portières de nos trains — Initiales d'une île éloignée.
13. — Votre voisine dans le train peut être ainsi parfumée — D'une expression latine caractérisant l'impartialité — Vieille langue.
14. — Dans « tubulaire » — Le train la longe dans le Midi — Les deux premières lettres d'un homme qui inventa les locomotives.
15. — Appareil de signalisation — Indispensable sur les trains.

SOLUTION DES MOTS CROISÉS N° 100

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
1	C	O	S	M	O	P	O	L	I	T	E	S
2	A	R	I	A	■	A	R	■	T	A	R	O
3	R	B	■	T	I	R	A	N	A	■	U	L
4	N	I	C	E	■	F	N	■	L	E	D	A
5	A	T	■	L	■	U	G	■	I	■	I	R
6	V	E	L	O	■	M	E	■	E	S	T	I
7	A	■	O	T	A	■	■	A	N	E	■	■
8	L	I	U	■	M	A	R	I	■	M	T	M
9	■	C	A	L	I	F	O	R	N	I	E	■
10	L	E	S	E	■	■	■	■	E	S	T	E
11	E	■	■	O	■	I	O	■	O	■	■	Z
12	V	I	L	L	E	F	R	A	N	C	H	E

Vu pour autorisation d'imprimer (Arrêté n° 6921 du 2-10-42).
Imprimerie G. Taupin et Cie — *Le gérant :* TRUONG-CONG-DINH.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

COMPAGNIE DES EAUX ET D'ÉLECTRICITÉ DE L'INDOCHINE

Société Anonyme au Capital de 95.000.000 de francs

Siège Social à PARIS : 62 *bis*, Av. d'Iéna, 16e arrondissement

Direction Générale à Saigon : 72, Rue Paul-Blanchy

Usines Électriques à Saigon, Cholon, Pnompenh, Dalat

ÉTUDES, FOURNITURES ET MONTAGE

de toutes installations électriques particulières et industrielles, hydrauliques et frigorifiques

VENTILATEURS PORTATIFS ET DE PLAFOND

MOTEURS ET DYNAMOS POUR TOUS USAGES

FOURNITURE, POSE ET RÉPARATION

de matériel d'éclairage électrique, ventilation force motrice, etc...

Registre de Commerce Saigon N° 278

Faites votre devoir :

donnez au

SECOURS NATIONAL

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Imprimerie
TAUPIN & Cie

8-10-12 RUE DUVILLIER - HANOI

LE BUREAU EST OUVERT :

LE MATIN :
de 7h. à 11h.30

L'APRÈS-MIDI :
de 13h.30 à 18h.



Université Côte d'Azur. Bibliothèques